

# LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS  
DE LANGUE FRANÇAISE  
(Section d'Égypte)

## SOMMAIRE

	Pages.
PIERRE JOUGUET.....	Révolution dans la défaite ..... 107
JEAN DUPERTUIS.....	Baden Powel et le scoutisme ..... 124
SCANDAR FAHMY.....	La littérature populaire égyptienne..... 141
GASTON WIET.....	Positions..... 149
HATIDJEH FOUAD IZZET ...	Le rêve d'une génération deviendra une réalité. 180
ÉTIENNE DRIOTON.....	Le théâtre égyptien ( <i>suite</i> )..... 193
GASTON WIET.....	Vues sur la Guerre..... 207



ÉGYPTE : 7 PIASTRÉS

# LES DERNIÈRES ŒUVRES PARUES À L'ÉTRANGER

DES ÉCRIVAINS DE LANGUE FRANÇAISE.

- ALEXANDRE WERTH. — Les derniers jours de Paris.  
MARITAIN. — La Pensée de Saint-Paul.  
SECRETAIN. — Péguy, Soldat de la Liberté.  
Rév. Père COUTURIER. — Art et Catholicisme.  
PELADEAU. — On disait en France.  
DE CHAMBRUN. — De la Lorraine à Washington.  
PIERRE JOUGUET. — L'Athène de Périclès et les destinées de la Grèce.  
LEOLIT. — La Croix païenne.  
GEORGES DUMANI. — Vues sur la guerre.  
DESMARCHAIS. — La France immortelle.  
ÉMILE LUDWIG. — Les Germains, histoire d'une nation.  
MARITAIN. — Le crépuscule de la civilisation.  
SFORZA. — Les Italiens tels qu'ils sont.  
H. MARCHAL et R. VADET. — Nouvelles et récits de divers conteurs français.  
CAPITAINE LAPIÉ. — La Légion Étrangère à Narwick.  
RAISSA MARITAIN. — Les grandes amitiés.  
ANDRÉ MAUROIS. — Études Littéraires.  
M<sup>me</sup> HUBERT ROBERT. — La Louisiane Française.  
Rév. Père DUCATILLON. — La guerre, cette Révolution...  
TAHA HUSSEIN. — Le Livre des jours — Souvenirs, Tome II.  
MARITAIN. — Profession de foi.  
M<sup>me</sup> COLLET. — Le chemin de la Délivrance.  
GÉRARD DE CATALOGNE. — Tragédie dans le Monde.  
— Hommes et Doctrines du xx<sup>e</sup> siècle.  
JULES ROMAINS. — Les Hommes de Bonne Volonté. — Tome 19. Cette grande lueur à l'Est.  
— Les Hommes de Bonne Volonté — Tome 20. Le Monde est ton aventure.  
GASTON WIET. — Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte.

*Ces volumes sont en vente ou en souscription à la*

**LIBRAIRIE HACHETTE**  
(AU PAPYRUS)

Fournisseur breveté de S. M. Le Roi

10, Rue Adly Pacha (ex-Maghraby)

R. C. 96

Une montre pour lui !

Un bijoux pour elle !



Grand choix des bagues Chevalier  
de la dernière mode

Grand choix des montres des marques connues

CHEZ

**VALAVANIS** L'OPTICIEN

27, rue Soliman Pacha, 27

Téléphone : 55199

**V**  
**FOR** **VICTORY**

  
**FOR** **SERVICE**



LES CÉLÈBRES

SERVIETTES DE BAIN

“CANNON”

LES PLUS BELLES ==

== LES PLUS DURABLES



EN EXCLUSIVITÉ

CHEZ

**S. & S. Sednaoui & Co. Ltd.**



un titre de

**Noblesse**

la cigarette  
de luxe

**GIANACLIS**



FOURNISSEURS  
DE S.M. LE ROI  
FAROUK Ier.

# LA REVUE DU CAIRE

---

---

## RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE.

Πόλις γὰρ ὡσπερ καὐτὸς εἰσορᾷς ἄγαν  
ἤδη σαλεύει. . .

SOPHOCLE, *OEdipe Roi*, v. 22-23.

*C'est encore une conférence au Cercle thomiste qui est à l'origine de ces études athéniennes et sans doute n'aurais-je pas songé à traiter un sujet, qui n'est pas neuf, si je n'y avais été porté par mon enseignement à l'Université égyptienne.*

Révolution dans la défaite ! Au mois d'octobre 1940 ces mots n'ont pas laissé d'effaroucher et m'ont privé, m'a-t-on dit, de quelques auditeurs. Je ne parle pas de ces personnes auxquelles leur situation officielle fait une sorte de devoir de fermer les oreilles à certaines vérités, fussent-elles vieilles de vingt-cinq siècles. Mais parmi mes compatriotes dégagés de cette servitude plusieurs se seraient abstenus devant un titre qu'ils jugeaient « agressif ». Puisque je l'ai repris, je me vois dans l'obligation de l'expliquer.

Si, comme plusieurs l'ont cru, j'avais voulu écrire un pamphlet politique, dans un temps où la franchise, pour se faire accepter, n'a guère accoutumé de s'embarrasser des bienséances, quel besoin aurai-je eu de m'envelopper d'une toge ou d'un himation ? Comme le dit Molière, les anciens sont les anciens et nous sommes les gens de maintenant : il n'y a plus aucune chance de convaincre nos contemporains, si généralement étrangers à l'humanisme classique, par une éloquence empruntée aux

CONCIONES. *Mais si d'autres, dans la crainte des entraînements de ma parole, ont reculé, par une sorte de pudeur, devant les réflexions sévères auxquelles les mots de révolution et de défaite les invitaient manifestement, j'admire tant de délicatesse, et j'avouerai qu'ils n'ont pas mal deviné les intentions secrètes de mon discours.*

*Trois siècles de critique positive nous ont en effet appris que l'histoire antique n'a pas obéi à d'autres lois que l'histoire de notre temps. Dans ce microcosme d'Athènes les mêmes problèmes nous apparaissent avec des données plus nettes que dans le monde démesuré et complexe où nous vivons ! Le passé et le présent s'éclairent l'un par l'autre, et se donnent, si je puis dire, de mutuelles leçons. Seulement il s'agit de les entendre. L'histoire ne se répète jamais dans tous les détails et la grande année des Pythagoriciens est allée rejoindre bien de vieilles illusions. Ce serait donc peine perdue de mettre des noms contemporains sous ceux de Thérémène, Critias, Thrasybule, Lysandre dont j'ai tenté d'apprécier le rôle et l'on évitera d'assimiler complètement les nations modernes aux cités antiques. Mais à la fin du v<sup>e</sup> siècle, il est arrivé que la démocratie radicale — je veux dire celle qui met les caprices du peuple au-dessus des lois — a mené une République aux abîmes, que l'opposition, depuis longtemps prête à trahir, a fourni, au gré de l'ennemi vainqueur, le gouvernement qui devait sceller la servitude de la patrie, que la politique des oligarques a profité de la défaite pour instaurer la sanglante tyrannie du régime de son choix, enfin qu'un groupe d'exilés, pour n'avoir pas désespéré et pour avoir osé reprendre les armes, a provoqué la résurrection de la cité. Qui pourrait nier que des événements comparables, enchaînés par la même terrible logique, se soient passés et risquent de se passer dans un pays et dans un temps qui nous touchent plus directement ? Le lecteur verra par lui-même quels enseignements on peut tirer d'une comparaison que je lui laisse le soin de faire.*

*Si mes auditeurs ne reconnaissent pas la conférence qu'ils ont entendue, ils en retrouveront du moins l'esprit. Malgré l'insuffisance des secours bibliographiques, dont les circonstances m'ont presque entièrement privé, j'ai donné plus de place, dans*



*la première partie, à des questions critiques très controversées, que j'espère, malgré tout, avoir exposées dans leurs grandes lignes avec une clarté et une exactitude suffisantes. Mais en général j'ai écarté tout appareil d'érudition. Le lecteur de bonne foi avouera, j'en suis certain, que, ni dans mes récits ni dans mes jugements, sous réserve des fautes et des oublis que j'ai pu commettre, les préoccupations qui me hantaient n'ont jamais fait dévier ma plume de la ligne que les textes anciens lui traçaient. Il n'y a pas une page de ce petit écrit à propos de laquelle je n'aurais pu me dire, en retournant le précepte d'Aristippe pour m'en faire une devise : Non mihi res sed me rebus subiungere conor.*

## CHAPITRE PREMIER.

---

### L'OPPOSITION OLIGARCHIQUE À LA FIN DU V<sup>e</sup> SIÈCLE AVANT J.-C.

De Solon à Périclès, Athènes a mis près de 150 ans à la conquête de ses institutions démocratiques : période d'après lutttes intérieures, mais aussi de gloire immortelle, car la puissance d'Athènes démocratique s'est forgée dans la guerre contre l'ennemi commun de l'Hellénisme et, autant que de son ambition, son Empire est né des aspirations nationales.

Impérialisme et démocratie ont été liés dans la réalité de la grande confédération attico-délienne, comme ils l'avaient été dans le programme des « patrons du peuple » depuis Thémistocle, et, pour ravir à Sparte la domination de toute la Grèce, Périclès, fidèle aux idées de son parti, n'a pas hésité à lancer par deux fois sa patrie dans une guerre fratricide contre l'ancienne et prépondérante alliée qui avait avec elle mené la guerre persique.

C'est au cours de la première guerre du Péloponèse (460-445) que la démocratie athénienne s'est achevée. En 443, après l'ostracisme de Thucydide, fils de Méléstias, et pendant une vingtaine d'années, elle n'est plus, semble-t-il, pratiquement contestée par personne malgré les efforts de ce même Thucydide à son retour d'exil, et, après la mort de Périclès (429), de grandes victoires sur Sparte sont remportées sous l'impulsion de la démocratie radicale. C'est le démagogue Cléon qui, fort de l'expérience militaire de Démosthène, capture, dans l'île de Sphactérie, en face de Pylos, les 300 Spartiates dont la libération désirée eut tant de poids pour incliner Sparte à la paix de 421. On ne voit pas dans le récit que l'historien Thucydide, ennemi de Cléon, nous a laissé de la guerre de dix

ans (431 - 421) la moindre agitation du parti aristocratique ou oligarchique. L'opposition est représentée par le sage Nicias, si peu porté à contester la constitution qu'Athènes s'était donnée, que certains historiens le rattachent au parti de Périclès (1). Cette vue n'est certainement pas fausse, mais elle demande à être un peu atténuée. Adversaire de Cléon, Nicias semble avoir approuvé, pour la conduite de la guerre, les idées directrices de Périclès : fatiguer Sparte par de continues attaques surtout maritimes, et, dans la péninsule, se tenir sur la défensive en faisant confiance au temps. Mais Nicias n'avait pas à l'égard de Sparte la même animosité que Périclès ; il répugnait moins à un partage de l'hégémonie avec la grande cité dorienne ; il préférerait envisager l'expansion de la puissance athénienne dans les régions de Chalcidique et de Thrace : la rivalité avec Sparte et ses alliés pouvait y prendre moins d'âpreté que dans le Péloponèse, où Alcibiade n'hésiterait pas à la porter. Peut-être, en vrai militaire, Nicias, qui fut un général heureux, s'était-il aperçu qu'il était imprudent de trop compter sur la fidélité du temps. Admirateur de Périclès, certes ! mais plus effrayé que lui, parce qu'il eut l'occasion de les mieux connaître, par les excès des démagogues, le timide Nicias pensait-il, comme l'historien Thucydide, que la stratégie de Périclès ne pouvait avoir de succès qu'appliquée par Périclès lui-même ? C'est probable, mais ce qui paraît certain, c'est que s'il se défiait de l'audace aveugle d'un Cléon, s'il fut l'artisan de la paix de 421, le noble et riche Nicias n'a jamais cessé d'être un serviteur loyal de la démocratie athénienne.

C'est sous le coup du désastre de Sicile qu'Athènes commence à douter de la valeur de ses institutions. L'expédition de Sicile est le plus grave de ces entraînements du peuple que Périclès lui-même avait tant redoutés et qu'il avait cru long-

---

(1) Allen R. WEST, *Pericles' Political Heirs*, *Classical Philology*, XIX, (1924), p. 124.

temps pouvoir paralyser par son prestige personnel. Elle s'achevait en catastrophe. Athènes y perdait 50.000 soldats, dont 12.000 citoyens — 12.000 sur un total d'environ 42.000 — une flotte de 216 trières, quatre de ses meilleurs généraux : Lachès et Eurymédon, tombés sur le champ de bataille, Démosthène et Nicias exécutés par l'ennemi après leur capitulation. « Ce fut alors, dit Thucydide, une explosion de haine contre les orateurs qui avaient poussé à cette entreprise, comme si le peuple lui-même ne l'avait pas autorisée de ses suffrages... Sous le coup de la terreur présente, le peuple, selon son habitude, était prêt à mettre l'ordre dans l'État (1). » Mais le désir de réformes se manifeste d'abord assez timidement, par la création des *probouloi*. C'était un conseil de dix vieillards chargés de proposer les mesures de salut que la situation exigeait. Parmi ces conseillers figuraient Hagnon, l'ancien compagnon de Périclès, et le vieux Sophocle, qui allait vivre presque assez longtemps — lui, l'adolescent de Salamine — pour voir la ruine de sa patrie. Ces modérés n'étaient pas, ou du moins n'étaient pas tous, des oligarques, et les décisions que l'on peut leur attribuer n'étaient pas de nature à bouleverser les fondements de la démocratie : un accord avec Archélaos, le roi de Macédoine, pour les fournitures du bois nécessaire aux constructions navales, la création d'une commission (*poristai*) chargée de rechercher de nouvelles ressources pour le trésor, l'envoi d'une escadre à Naupacte et à Leucade, la fortification du Sounion, la surveillance plus stricte des alliés douteux, comme les Eubéens, ce ne sont pas là des actes très révolutionnaires ; mais il est bien vrai qu'une commission restreinte, ouverte seulement à des hommes d'âge, est une institution très peu conforme à l'esprit de la démocratie athénienne. D'autre part les *probouloi* avaient le droit de présenter directement à l'assemblée, sans

---

(1) THUCYDIDE, VIII, 1, 1 et 4.

l'avis préalable du Conseil (*probouleuma*), les propositions qu'ils voulaient. Or le Conseil des Cinq Cents, recruté par le sort dans toutes les tribus, et image réduite de la cité, selon un scholiaste, était, comme le dit très bien G. de Sanctis, « le palladium de la démocratie ». La commission restreinte des dix *probouloi* ne le supprimait pas, mais pouvait dans bien des cas se substituer à lui : « Elle tenait les rênes du gouvernement », dit encore de Sanctis (1), et Glotz a pu écrire que la création de *probouloi* était le prélude de la révolution : « Dans sa détresse le peuple acceptait tout. » Aussi parmi les nouveaux stratèges verra-t-on figurer un Phrynichos, un fils de père, mais loué par Thucydide comme par Aristote, pour une prudence et une sagacité bien propres à le dégager de la servitude des partis, et même des démocrates susceptibles de devenir des anti-démocrates plus violents, comme le « géant vorace et bête », Pisandros : ils devaient l'un et l'autre jouer un rôle important dans le mouvement oligarchique de 411 (2).

D'où venaient ces oligarques qui semblent jusqu'ici n'avoir guère manifesté leur présence dans l'assemblée du peuple, et que nous trouvons maintenant jusque dans les avenues du pouvoir ? Certes l'on ne s'étonnera pas qu'au siècle de la lumière, dans cette Athènes ivre de raisonnement, toutes les doctrines politiques fussent restées vivantes : elles inspiraient les conférences des sophistes, les conversations des jeunes gens à la palestres et au gymnase, mais surtout — et c'est ce qui leur donnait une vigueur plus effective — elles mûrissaient en serre chaude, dans le secret des clubs politiques, les fameuses *hétéries*.

Ces *hétéries* n'étaient pas des réunions académiques ; elles naquirent des nécessités pratiques, et elles élaboraient des programmes qu'elles comptaient bien un jour ou l'autre réa-

---

(1) G. DE SANCTIS, *Postille Tucididee*, *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*, *seria sesta*, VI, p. 318.

(2) G. GLOTZ, R. COHEN, *Histoire grecque*, II, p. 708.

liser. Thucydide, l'historien, nous apprend qu'elles avaient été organisées par les riches aristocrates et leurs amis « pour se soutenir mutuellement devant les tribunaux et dans les élections (1) », et si ce n'est pas Thucydide, fils de Mélésias, qui les a fondées, il en a certainement fortifié l'armature. Les jurys populaires étaient la terreur des riches et des nobles. Le régime faisait peser sur les riches les charges coûteuses : de ce chef ils étaient exposés aux procès en reddition de comptes, c'est-à-dire à la ruine et parfois à la mort. A plus forte raison si le sort ou les élections les appelaient aux grandes magistratures de la République (2). Périclès, Phidias, Phormion, les malheureux généraux des Arginuses, et tant d'autres, quelle impressionnante liste de grands Athéniens victimes des tribunaux ! Il est bien peu des meilleurs serviteurs du pays qui aient échappé à une condamnation. Même le stratège démocrate Démosthène, après ses échecs de 424 en Étolie, trouve un prétexte pour rester à Naupacte, et n'ose rentrer à Athènes que l'année suivante, après sa victoire d'Olpae. En Sicile, Nicias tremble, et il l'avoue dans sa lettre au peuple athénien, s'il doit donner une mauvaise nouvelle (3). C'étaient pourtant là les favoris du peuple. Quelle pouvait être l'inquiétude de ses ennemis, ceux qui, dans le fond de leur cœur, regrettaient les privilèges que les réformes d'Éphialte et de Périclès leur avaient enlevés ! Ils n'avaient pas renoncé à jouer un rôle dans l'État, et, dans la cité athénienne du <sup>v</sup> siècle, ni l'opinion ni l'usage ni la Loi ne leur auraient permis

---

(1) THUCYDIDE, VIII, 54, 4.

(2) Citons seulement, parmi tant de témoignages, cette phrase que Xénophon au chapitre IV, 30 de son *Banquet* met dans la bouche de Charmide faisant l'éloge de la pauvreté : « Quand j'étais riche... je devais flatter les sycophantes sachant bien qu'ils pouvaient me faire plus de mal que je ne pouvais leur en faire : la ville m'imposait toujours des dépenses nouvelles ; et il n'y avait aucun lieu où il me fût permis de me réfugier. »

(3) THUCYDIDE, VII, 14, 4.

d'y renoncer. Ces Athéniens cultivés et d'esprit aigu devaient certainement percevoir à jour les défauts de la constitution démocratique et l'hypocrisie des démagogues ; beaucoup d'entre eux souffraient d'autant plus des manières grossières d'un Cléon, qu'ils pouvaient risquer d'être en butte aux accusations de ses amis. Quand Thucydide met dans la bouche de Cléon, en pleine assemblée du peuple cette affirmation significative : « Un gouvernement de gens médiocres est en général préférable à un gouvernement d'esprits supérieurs » (1), il nous fait sentir avec force à la fois l'opposition foncière qui, vers 425, dressait les uns contre les autres les hommes au pouvoir et ceux des hautes classes, la peur des mérites exceptionnels, si naturelle à la démocratie radicale, et le désir de flatter l'antipathie des masses pour tous ceux qui d'une manière ou d'une autre s'élèvent au-dessus du niveau commun. Il y a donc bien des chances pour que le propos ait été réellement tenu. Certes ! les hétéries n'étaient pas uniquement formées de talents supérieurs ; bien loin de là ! et l'on ne s'en apercevra que trop dans la suite, mais parmi les gens cultivés, beaucoup en faisaient partie, et ceux qui n'y entraient pas étaient comme nous dirions du même monde : le monde des fameux *Kalokagathoi*.

On aimerait pouvoir pénétrer à l'intérieur de ces cercles fermés qui sont à peu près inconnus. Quelques écrits cependant jettent une lueur sur les sentiments qui les dominaient et sur leurs tendances politiques. Le plus remarquable est peut-être le court pamphlet qui nous est parvenu avec les œuvres de Xénophon sous le titre *République des Athéniens*. Amer, sarcastique et violent, l'auteur pourrait bien être l'un des chefs de ces associations détestées du peuple et plusieurs érudits y reconnaissent Critias ; et certes, cette critique de la démocratie — ironique, clairvoyante, haineuse, souvent spirituelle mais uniquement négative — convient bien à cet aristo-

---

(1) THUCYDIDE, III, 37.

crate hautain et cruel, qui n'a su fonder, comme nous le verrons, que son éphémère tyrannie.

On ne peut fixer la date où cet ouvrage a paru. On nous le donne comme un des plus anciens monuments de la prose attique. S'il est bien de Critias, il a dû voir le jour dans les environs de la révolution de 411, que l'orateur Antiphon, dans le secret des hétéries, avait préparée. Celui-ci doit son titre d'orateur aux discours qu'il écrivait pour ses clients, car il faisait le métier de *logographe* et « avait de la répugnance à intervenir dans les assemblées » : « sa réputation d'éloquence le rendait suspect à la foule ». Thucydide, qui nous l'apprend, fait de lui un bel éloge : « il ne le cédait, dit-il, à personne pour les vertus privées » ; « c'était l'homme le plus capable d'apporter comme conseil une aide efficace à qui avait affaire soit aux tribunaux soit à l'assemblée du peuple (1) ». Quand, à la chute des Quatre Cents, il fut condamné à mort, « il prononça pour défendre sa tête, la plus belle défense que l'on eût entendue jusqu'à ce jour ». Aristote le rapproche de Pisandros et de Thérémène, et les tient pour « excellents, par la naissance, l'intelligence et la force de la pensée » (*συνέσει καὶ γνώμῃ*). Il est dommage que nous n'en puissions juger que par trois discours sur des affaires de meurtres que nous lisons encore, car l'opinion favorable de Thucydide et d'Aristote n'est pas partagée par tous les historiens de notre temps : « figure sinistre », dit M. W. S. Ferguson (2) en parlant du même Antiphon. Or le reste de ses écrits est perdu, si du moins on le distingue, comme le font ses derniers éditeurs français (3), d'Antiphon le sophiste, auquel on peut attribuer avec certitude un intéressant morceau sur la Nature et la Loi, que nous a rendu un papyrus trouvé à Oxyrhynchos par

---

(1) THUCYDIDE, VIII, 68.

(2) W. S. FERGUSON, *Cambridge Ancient History*, V, p. 325.

(3) GERNET, éd. d'Antiphon, *Introd.* p. 171-175.



B. P. Grenfell et A. S. Hunt (1). On y goûte un style à la fois subtil et nu, une pensée dégagée, vigoureuse et directe, qui conviendrait à la conception que nous nous ferions volontiers du théoricien politique dont les plus violents des révolutionnaires de 411 avaient reçu les leçons. Mais même si l'on distingue les deux Antiphons, on peut sans audace supposer que l'orateur partageait les idées de son homonyme : l'opposition si fortement marquée entre la loi naturelle qui, selon l'auteur du fragment, s'impose comme une nécessité, et la loi, œuvre conventionnelle de l'esprit de l'homme, est un thème développé par les sophistes. Or l'air que l'on respirait dans les hétéries était tout imprégné de sophistique.

De là le manque de scrupule qui a presque toujours caractérisé à Athènes l'opposition oligarchique au moins aussi impudente dans ses complots que la démagogie dans ses bassesses pour capter la faveur des assemblées. Le nihilisme d'un Gorgias, le relativisme subjectiviste d'un Protagoras nourrissaient, chacun à sa manière, les plus viles passions des politiciens. Il n'y a rien, disait le Sicilien Gorgias, dans son traité du Non-Être, et s'il y avait quelque chose l'homme serait incapable de le connaître, et s'il en était capable, il ne pourrait pas communiquer sa connaissance aux autres. Il en concluait que le grand art, pour le citoyen qui aspire à prendre de l'influence dans la cité, est celui de la rhétorique, qui, sachant créer les vraisemblances, peut mener l'esprit des hommes. Tout est dans un perpétuel écoulement, enseignait Protagoras d'Abdère, sur ce point disciple du grand Héraclite, et rien n'est vrai que par rapport à l'homme. C'est l'homme « qui est la mesure de toutes choses, de l'être de celles qui sont, du non-être de celles qui ne sont pas ». Quelle avenue glissante est ainsi ouverte aux ambitieux, armés de rhétorique et de paradoxes comme celui qui oppose la nécessité de la loi naturelle

---

(1) *Oxyrhynchus Papyri* XI, n° 1364.

à l'arbitraire des lois humaines ! Ils s'y précipitent avec fureur et l'on voit surgir toute une race — *nova progenies* — de gangsters de la politique, qui, entendant par *homme* leur personne propre, prenaient leur *moi* pour la mesure de toute chose et proclamaient comme une loi naturelle le droit des individus supérieurs à se mettre au-dessus des lois. Platon a tracé de ce type de soi-disant surhommes d'immortels portraits. Le Thrasymaque de la *République* a réellement existé et le Calliclès du *Gorgias* est probablement le pseudonyme du sophiste Polycratès, qui au commencement du iv<sup>e</sup> siècle écrira cette apologie des accusateurs de Socrate que Libanius prendra plus tard pour le plaidoyer écrit pour Méléto<sup>s</sup> (1). Ces hommes et ces doctrines, Socrate les a toujours combattus. Socrate ! dont à la fin du v<sup>e</sup> siècle on rencontre partout dans Athènes l'étrange figure et dont tout le monde peut entendre les étranges propos ! Pourtant son ironie ne ménage ni la démocratie ni les démagogues et, si l'on verra sortir des penseurs et des sages, des cercles divers fréquentés par ce raisonneur infatigable, dont la parole ouvre parfois à l'esprit des régions si pures que les âmes médiocres s'y sentent comme opprimées, on ne peut s'empêcher de constater que beaucoup des guides de l'oligarchie révolutionnaire ont été ses auditeurs, et même ses familiers.

A ces tourbillons d'idées contradictoires qui égaraient et enflammaient les esprits, ajoutons les conditions économiques qui aigrissaient les « riches » et les paysans, et nous comprendrons mieux le déchaînement de rancunes et de haines contre la politique et les hommes de la démocratie. Les continuelles invasions de l'Attique par les Spartiates, pendant les premières années de la guerre, si prévues qu'elles fussent par Périclès, la peste d'Athènes, qui en fut la conséquence im-

---

(1) J. HUMBERT, *Le pamphlet de Polycratès et le Gorgias de Platon*, *Revue de Philologie*, 1931, p. 20 et suivantes.

prévue, avaient, déjà avant la paix de Nicias (421), ruiné la propriété rurale. Qu'advient-il quand, sur les conseils d'Alcibiade, traître à sa patrie, le roi Agis s'établit à Décélie? ce fut un véritable désastre. Le petit cultivateur voyait ses récoltes pillées sur son champ abandonné; les esclaves des grands domaines désertaient en masse. Ce n'était pas seulement l'agriculture qui souffrait, mais l'exploitation des mines du Laurion cessait presque, les fabriques que soutenait le travail servile languissaient, et la mer devenait moins sûre; les profits du commerce maritime étaient considérablement amoindris. Or les charges fiscales et les liturgies pesaient sur les riches. L'armée exigeait d'eux le dur service de l'hoplite ou du cavalier. La basse classe certes! risquait aussi sa vie dans les équipages de la flotte et dans les corps expéditionnaires. Mais l'argent si important pour la conduite de la guerre, c'est aux riches qu'on le demandait et les exigences s'aggravaient à mesure que la guerre se prolongeait. Aux Lénéennes de 411, dans son admirable *Lysistrata*, qui a pu être considérée comme une parodie des conspirations des clubs, Aristophane présente un programme dans lequel nous reconnaissons, au moins en partie, les idées de l'ancienne opposition aristocratique à Périclès : paix avec Sparte, non avec la Perse, amnistie politique, libéralisme accru dans la législation sur les métèques, élargissement du nationalisme athénien par la participation de l'Empire au gouvernement. Ainsi parlait ce bouffon avec une passion certes parfois injuste, mais aussi avec une sagesse d'homme d'État (statesmanlike, dit Ferguson). Il n'est pas improbable qu'une telle politique eût sauvé la démocratie athénienne, mais c'est ce que la démocratie athénienne n'a jamais compris. L'oligarchie adoptait quelques-unes de ces idées, mais elle les compromettra par ses violences, car elle ne les considérera que comme des degrés pour dresser sur le peuple bâillonné l'édifice étouffant de sa tyrannie.

Quels étaient donc les programmes du parti oligarchique?

Si dans les *symposia* on décriait la constitution démocratique, c'est que l'on en avait sans doute une autre à mettre à sa place. A vrai dire celles que préconisaient les ultra nous sont très mal connues. Quand ils seront au pouvoir, ils réduiront le plus possible le nombre des citoyens actifs et gouverneront par des comités restreints. Mais il faut noter un trait qui leur est commun à tous : ce sont des admirateurs de Sparte. En pleine guerre, — une guerre inexpiable — il nous faut constater ce fait étonnant et dangereux : pour les milieux intellectuels d'Athènes, Sparte est pour ainsi dire à la mode ; on *laconise*, comme on disait alors. Quel contraste pourtant entre Sparte et Athènes ! Ici un peuple d'égaux depuis longtemps unifié. Là un peuple de maîtres, minorité toujours en armes, en face de sujets plus nombreux, les uns, les périèques, à peu près libres, mais opprimés, les autres, les Messéniens et les hilotes, presque réduits à l'état de serfs de la glèbe et traités en ennemis. Quant à la constitution de Sparte, avec ses survivances des âges primitifs, ses classes d'âge et ses coutumes archaïques, elle semble élaborée par des législateurs astucieux qui se servent des traditions venues des siècles sauvages pour garantir la domination de ces Spartiates privilégiés et donner toute l'influence aux magistrats gardiens des « droits » de cette oligarchie guerrière. Il ne faut pas nier d'ailleurs que dans cette cité contrainte par des liens de fer, si l'on voit se manifester bien souvent une hypocrisie répugnante, régnait une discipline militaire magnifique, qui devait retenir l'État spartiate au bord de l'abîme et le mener à la victoire.

L'opposition ne comptait pas seulement des extrémistes, il y avait aussi des modérés. Sans doute ceux-ci ne faisaient-ils pas tous partie des hétéries. Le plus influent, Thérémène, fils d'Hagnon, ne paraît pas devoir être rangé parmi les conspirateurs de clubs : il soutenait la nécessité de restreindre le corps des citoyens de plein droit à ceux dont la fortune permettait l'activité politique, sans avoir besoin d'un salaire ;

d'une manière générale c'étaient les Athéniens qui avaient assez de ressources pour servir dans la cavalerie ou dans l'infanterie lourde. La constitution de Théràmène était la « constitution des hoplites » que l'on qualifiait de « constitution des ancêtres » pour lui donner aux yeux du peuple le prestige de la tradition. Les idées de Théràmène et de son groupe ne sont pas restées sans influence sur la pensée politique des Athéniens au iv<sup>e</sup> siècle. Cette influence, Isocrate et Aristote la subissent, en sorte que la couleur de ces doctrines ne nous est pas inconnue. Est-il possible de préciser davantage et de retrouver les traces d'une constitution théràménienne dans les documents qui nous sont parvenus ?

Les plus importants se trouvent dans le traité d'Aristote sur la *Constitution d'Athènes*. Ainsi la prétendue constitution de Dracon, décrite dans le quatrième chapitre de ce petit ouvrage, est bien une constitution des hoplites imaginée par quelque propagandiste, « peut-être en 409 » au moment de la restauration démocratique, « alors que l'on gravait à nouveau les lois de Dracon sur le meurtre ». La soi-disant constitution de Dracon n'a certainement jamais été appliquée. Nous ignorons si Théràmène eut la moindre part dans cette élucubration (1).

Le problème est plus complexe, que posent les deux documents cités par Aristote dans son récit de la révolution oligarchique de 411. Théràmène prit à ces événements une part prépondérante, et, déjà au cours de cette année trouble, les doctrines et les partis s'étaient heurtés violemment. La révolution avait été entreprise comme un moyen de terminer la guerre victorieusement. Car après le désastre de Sicile, la démocratie athénienne n'avait pas songé à abandonner le combat. Son

---

(1) G. MARTHEU, introduction de son édition, p. VIII. La constitution dite de Dracon proviendrait selon Wilamowitz-Mœllendorff de l'écrit de Théràmène qu'il donne pour source d'Aristote.

programme n'était pas : la paix à tout prix ; si elle a mérité un reproche, ce n'est certes ! pas celui de lâcheté, ni même de faiblesse ; mais l'intransigeance de son impérialisme, que les défauts inhérents au régime populaire l'ont empêché de soutenir efficacement, lui a fait manquer plusieurs fois l'occasion de signer un traité, au prix de sacrifices nécessaires, et qui auraient pu la sauver. Les hostilités se poursuivirent donc dans des conditions bien inégales. On admire qu'Athènes ait été sur le point de ressaisir la victoire. Sparte était devenue presque invincible : elle avait pour elle l'opinion de toute la Grèce, tendue dans l'espérance anxieuse d'une victoire lacédémonienne qui délivrerait les cités de la menace que l'insatiable Athènes faisait peser sur leur autonomie. L'Empire athénien craque de toutes parts ; Chios et les cités d'Ionie sont en révolte : aux alliés de Sparte, c'est-à-dire à presque tout le Péloponèse sauf Elis et Argos, Thèbes dans la Grèce continentale, se joint maintenant Syracuse, et surtout Sparte obtient l'appui du Grand Roi ; les satrapes d'Asie Mineure, celui de Sardes, comme celui de Dascylon, Tissapherne et Pharnabaze, heureux de voir les cités grecques d'Asie se détacher de la terrible Athènes, puisent dans leurs ressources immenses pour subvenir à la solde de la flotte lacédémonienne, tandis qu'Athènes, dont le trésor est épuisé, a de la peine à payer ses équipages. Et ce sera bien autre chose, quand, au-dessus des satrapes, de l'ambitieux Pharnabaze et de l'hésitant Tissapherne, se dressera l'autorité du fils du Roi, Cyrus, dont la politique personnelle voudra se concilier la puissance des soldats de Sparte.

Il est vrai que Sparte était en train de perdre le concours du redoutable Alcibiade : Alcibiade, le principal inspirateur de l'expédition de Sicile, et qui, avec Nicias et Lachès, avait été mis à la tête de la grande armada de 415 ; il avait été presque immédiatement rappelé pour être jugé sur l'affaire des Hermocopides et des Mystères. C'était une manœuvre de ses ennemis.

Mais sa participation, à un scandale provoqué par les membres des sociétés secrètes, n'est sans doute pas impossible ; en tout cas l'accusation nous montre qu'on ne tenait pas pour improbables les relations de ce noble démagogue avec les gens des hétéries. Alcibiade s'était échappé, et ce « surhomme », élève des Sophistes, n'avait pas hésité à trahir sa patrie. Il venait de servir Sparte avec éclat ; mais, en 411, il s'y était déjà rendu suspect. On savait qu'il négociait secrètement avec Tissapherne, et il s'était fait de puissants ennemis personnels, en particulier le roi Agis, dont il avait séduit la femme. Pour se ménager un retour à Athènes, il essayait, en persuadant Tissapherne d'user les Grecs les uns par les autres, de le mettre dans le parti des Athéniens. Quelles étaient les idées politiques d'Alcibiade ? Thucydide, dans un discours, qu'il lui fait prononcer devant les Spartiates, lui prête un mot sur la démocratie qui est resté célèbre. « C'est, dit-il, une absurdité reconnue (1). » Il avait pu se confirmer dans cette opinion au cours de ses entretiens avec Socrate. Mais les convictions politiques d'un Alcibiade étaient diverses et interchangeables : il s'agissait de professer celles qui donneraient à Alcibiade la première place, dont ses talents étaient d'ailleurs dignes, et, comme il n'espérait pas obtenir son retour de la « canaille » (2) démocratique, il méditait une révolution oligarchique qu'il essaie de fomenter dans l'armée et la flotte athéniennes concentrées à Samos, quitte à renverser plus tard ce régime pour apparaître comme le sauveur de la démocratie. Il promet d'amener Tissapherne et ses trésors à l'alliance athénienne, si Athènes se donne un gouvernement plus stable que celui que dirigent les caprices de l'Ekklesia et de l'Héliée.

(à suivre.)

Pierre JOUGUET.

---

(1) THUCYDIDE, VI, 89. — (2) Πονηρία, THUCYDIDE, VIII, 47, 2.

## BADEN POWELL ET LE SCOUTISME.

Peu de mouvements de jeunesse sont aussi liés à la personne de leur fondateur. C'est que Lord Baden Powell a toujours vécu en Scout. Né à Londres, dans une famille nombreuse, descendant de marins, d'explorateurs et de savants, il fut gratifié d'une bourse d'études à la grande école secondaire de Charterhouse. Puis, sans passer par Sandhurst — le Saint-Cyr anglais — il fut reçu second à l'examen d'entrée dans la cavalerie. A peine échappé de l'école, il partit comme sous-lieutenant à l'armée des Indes. Il fut déjà nommé capitaine à vingt-six ans et il mena cette vie sportive et militaire, à la fois, pleine de hardiesse et d'imprévu, dont le beau film des « Lanciers du Bengale » nous a donné une idée.

Quelques années plus tard, il fera connaissance avec l'Afrique du Sud, qui restera la terre de prédilection où il eût voulu vivre toujours. Il y dessinera et lèvera des plans. Il s'y livrera à maintes reconnaissances aventureuses, tout en chassant le gros gibier. Officier colonial et parfait cavalier, rompu aux fatigues et aux dangers de la vie dans le *bush* ou le *veldt*, il sera aussi diplomate à ses heures, toujours sur le qui-vive, aux aguets des renseignements utiles à trouver, de la piste à suivre, exact dans ses déductions comme dans ses jugements. Avec cela, très artiste, aquarelliste et sculpteur de talent,



excellent acteur, écrivain nerveux et vigoureux, il avait toutes les qualités requises pour briller dans les milieux mondains qu'il ne fera que traverser.

Après un court séjour en Irlande, comme chef d'état-major du général French, nous le revoyons en Afrique australe, où il guerroya contre les Ashantis et les Matabélés. C'est l'époque des grandes chevauchées, des raids hardis, de la joie dans l'action et le commandement. Grâce à la préparation minutieuse de toutes ses entreprises, il réussit avec tant de bonheur, que les indigènes le surnomment « l'homme qui fait ses lapins, avant de viser ».

Au Zoulouland, il mène une vie de pionnier occupant ses loisirs à la chasse, au polo et au « tracking ». Il retrouve à la trace des chevaux échappés dans la montagne et il a si sérieusement étudié le « scoutisme », qu'il peut soigner les Cafres au pied-levé, en attendant l'arrivée, parfois tardive, du docteur indigène ou du médecin missionnaire. Il a tant de cordes à son arc que partout où il passe, il s'adapte à chaque difficulté en souriant et en sifflant.

A la fin de sa carrière militaire, il défendit Mafeking contre les Boers, puis il commanda une des colonnes opérant au Transvaal et réorganisa cet admirable corps de la police montée de l'Afrique du Sud, auquel il devait plus tard donner son propre fils.

\*  
\* \*

Souriant et gai, par nature, Baden Powell a toujours manifesté un vrai plaisir à causer et à jouer longuement avec les enfants. Écolier assez récalcitrant, il était le boute-en-train de sa classe. A la fois affectueux et turbulent, il fut surnommé « Ba hing Towel » par ses camarades. Est-ce à cause de son nom ou de son visage tout criblé de taches de rousseur ? Au siège de Mafeking, il avait obtenu de grands efforts de jeunes garçons en faisant appel à leur sentiment de l'honneur. Il con-

naissait d'ailleurs les idées de Tompson Seton, le fondateur du mouvement « Scout » aux États-Unis et il savait que celui-ci utilisait judicieusement l'instinct combatif des garçons dans un but d'éducation morale et sociale. A son tour, Baden Powell s'aperçut que les jeunes « éclaireurs » employés par lui à des services de liaison ou à des missions de reconnaissance s'acquittaient de leur tâche, parfois dangereuse, avec un tel savoir-faire et un tel « cran » qu'il décida de leur faire confiance.

Dès son retour en Angleterre, en 1907, il campe pendant tout le mois d'août, avec trente-deux jeunes anglais, sur la petite île de Brownsea, au large de la côte du Dorset. C'est de ce modeste camp expérimental, avec ses quelques tentes coniques prêtées par l'armée que devait sortir le mouvement d'éducation du scoutisme.

Comme le feu dans une pinède, l'idée se répand avec une rapidité inouïe, en Grande-Bretagne d'abord, puis dans le monde entier. Sur les « Moors » du Devonshire, où je campais en 1909 avec quelques amis, j'y voyais déjà de nombreuses troupes « scoutées ». En 1910, on en trouvait aussi sur les bords du lac Michigan. Partout, elles surgissent. La guerre de 1914 interrompt cette progression, mais le feu n'est pas éteint. Il couve sous la cendre. La tourmente passée, les troupes renaissent plus nombreuses et de jeunes États se tournent vers le scoutisme pour regrouper leurs enfants et faire revivre en eux le vieil idéal de leur nation.

Baden Powell organise lui-même le mouvement. Il publie son livre *Scouting for Boys* et fait paraître un hebdomadaire *The Scout*. Il se marie en 1912 et avec l'aide de sa jeune femme, il crée les premières troupes d'« Éclaireuses ». Les « Louveteaux » viennent au monde ; ce sont les benjamins. Puis les aînés se groupent, ce sont les « Routiers ». Et à tous, le chef Scout adresse le même message de vie joyeuse, saine et utile, que ce soit dans le local étroit de la plus humble

troupe d'« East-London » ou sur la vaste pelouse du « Jamboree international » de Birkenhead, où se réunirent, en 1929 plus de 56.000 campeurs de 54 pays différents.

\*  
\* \*

Ce message « Scout », Baden Powell ne l'a pas délivré au monde en son nom propre, ni dans l'intérêt d'une idéologie ou d'un égoïsme national. Il a demandé aux jeunes de se développer eux-mêmes, de devenir des personnalités fortes et agissantes capables, de se mettre au service de leur patrie et de l'humanité si profondément divisée.

A chaque garçon, Baden Powell dit : « Sors de toi-même. Joue bien avec tes camarades. Organise toi-même ta vie avec eux. Formez, entre amis, des patrouilles, c'est-à-dire des groupes avec leurs lois, leurs secrets et leurs aspirations. Apprenez coude à coude à connaître les réalités et la grandeur du monde naturel. Soyez dans votre amitié virile des constructeurs et des débrouillards. Mettez ces capacités au service des autres. Soyez forts pour lutter contre l'injustice et le mal, mais soyez aussi bons et compatissants envers ceux qui en sont les victimes. Ainsi, tu arriveras au bonheur et maître de toi-même, échappant aux contraintes inutiles d'une existence efféminée et mécanisée, tu sauras de quel amour, de quel service, de quelle responsabilité tu peux être capable. N'est-ce pas le rêve profond de ta jeunesse ? »

Un tel appel est le cri d'un homme d'action, d'un cavalier épris de ses chevaux, d'un officier soucieux de ses hommes, d'un pionnier rompu à la tâche et sachant sourire devant l'obstacle. Il a su ce que c'est que d'être seul. Il a porté ce « fardeau de l'homme blanc » dont parle Kipling. Il a connu les rudes amitiés de la brousse. Il a mis la main à la pâte, sous la chaleur des jours et dans les nuits glacées, aux ponts qu'il faut bâtir, aux routes qu'il faut créer...

Homme que n'arrêtent point les apparences, que ne leurrent ni les charlatans ni les bateleurs, pour qui loi morale et devoir ont une signification précise ; avec cela, indulgent et compréhensif, cherchant toujours — comme une flamme à ranimer — ce qu'il y a de meilleur dans le plus vulgaire et le plus bas des êtres.

Voyageur impénitent, sa vie de Scout, une fois déposé le harnais de soldat, l'a conduit aux quatre coins du monde. Et, avant de s'éteindre, en 1941, dans sa maison du Kenya, au cœur de l'Afrique orientale, si, au terme d'une existence si bien remplie, il a regardé en arrière, il a dû contempler l'unité qui en fait la beauté. En apparence, tout est bien différent dans ces expériences successives de l'officier, du colon, du campeur, de l'administrateur, de l'éducateur et de l'animateur d'un mouvement de jeunesse. Mais en réalité, c'est toujours le même mot d'ordre et le même idéal : être soi-même au maximum de ses énergies et de ses aptitudes, puis mettre au service des autres cet enrichissement spirituel continu.

Combien d'hommes aussi doués eussent été capables, à la fin d'une si brillante carrière, de se pencher comme il l'a fait sur l'enfant et l'adolescent, de leur parler un langage aussi direct, de les pousser à l'action bonne et utile en même temps qu'à une lutte constante contre l'égoïsme fondamental de l'être humain ?

Toutes les réformes proposées par les meilleurs pédagogues de ce siècle sont en germe ou en développement dans le scoutisme, qu'il s'agisse d'éducation sensorielle ou intellectuelle, de formation du caractère ou de la volonté d'école nouvelle ou d'école active, de travail par équipes ou de travail individualisé. Et j'en suis à me demander si Baden Powell n'est pas le plus grand éducateur des temps modernes et si son secret, comme éducateur, n'est pas dans sa vie et dans son exemple. C'est pourquoi il ne faut pas considérer le scoutisme comme un bloc d'idées et de réalisations que l'on accepte ou que l'on

rejette sans discrimination. Qui l'adopte tout entier participe à toutes ses richesses, mais il est permis à chacun de nous de n'en retenir qu'une partie et d'en faire profiter ses enfants aussi bien que soi-même. Quoi qu'il en soit, ce que j'affirme, c'est qu'un éducateur de génie a mis là sa griffe. Tout ce qu'on lui empruntera donnera plus de joie, mettra mieux en évidence le but de toute éducation véritable et fournira pour l'atteindre une multitude de moyens inédits et efficaces.

\*  
\* \*

Baden Powell me reçut en 1920 dans son bureau des « Headquarters » de Londres et comme je comparais l'allure sportive des troupes d'Éclaireurs avec la tenue militaire des Corps de Cadets, il me dit que ce n'était pas la prestance du scout qui méritait un hommage pas plus que l'attrait de son uniforme, la couleur de son foulard ou le cordon de son sifflet. « C'est l'idéal qui l'anime, me dit le chef Scout avec énergie, c'est le désir de se rendre utile et de « servir » avant tout. C'est la joie de commettre chaque jour sa bonne action d'entraide ou de secours. »

Et, après une communication téléphonique, il continua :

« Vous venez d'accompagner à Hyde Park et dans les beaux quartiers des troupes de parade. Exercices physiques, jeux et concours, excursions et campements, tout cela, c'est la façade du scoutisme. Allez passer le « week-end » dans un quartier pauvre de London-East où nous avons des scouts qui vivent parmi la basse « pègre ». Vous y trouverez une cabane, entourée d'un jardin, où trois Éclaireurs — apprentis charpentiers — réunissent chaque dimanche une trentaine de garçons, qui ne sont pas même habillés en scouts. Par contre, ils ont prêté serment et observent la loi. Vous les verrez cultiver leurs légumes et élever leurs lapins, apprendre à cuisiner et à menuiser, s'entraîner à porter secours en cas d'accident

pour aider leur prochain. Le soir, au retour d'une marche ou d'une partie de foot-ball, vous les entendrez autour du feu de camp, chanter des refrains populaires, aux sons de leur accordéon. Et si l'un d'entre eux regarde son chef, les yeux dans les yeux, en lui serrant la main, alors vous saurez qu'il vient de prendre une résolution virile et qu'il veut être un homme. C'est cela le vrai scoutisme.»

\*  
\* \* \*

Cette conversation m'est revenue à l'esprit, cet été, dans les jardins de Méadi où campaient les trente-cinq Scouts de Nag-Hamadi.

Leur chef m'expliqua qu'il venait de former cette petite troupe, pour lutter contre l'ennui, l'isolement et le désœuvrement. « Rien ne démoralise autant la jeunesse de province, me dit-il, et ne l'expose à plus de dangers que le manque de distractions dans ses heures de loisirs. » Cette idée — bien « scout » — de rapprocher des jeunes qui ne se connaissaient pas, la veille, fut accueillie avec enthousiasme. Ils n'allaient plus se sentir seuls. Quatre patrouilles furent constituées. Un outillage complet de menuiserie offert par un donateur, permettra — pourquoi pas ? — de construire, cet hiver, une « isba » ! Chacun reçut un sobriquet, en langage scout, un « totem » : « Aigle taquin », « Vipère rouge », « Furet malin » ! Et au camp de Méadi, chacun savait déjà par cœur les chansonnettes « *Scout, Alouette, gentille Alouette, ou Bonhomme, tu n'es plus chez toi quand nous y sommes* » !

En les entendant chanter — ces nouveaux Éclaireurs d'Égypte — en les voyant préparer leurs tentes pour coucher à la belle étoile, je me croyais encore au Camp de Harlem, dans la magnifique clairière où Baden Powell nous parlait des rapprochements possibles par la compréhension mutuelle. « Il y a maintenant dans l'univers, s'écriait-il, cinq millions de

garçons dont les pères ont fait peut-être la guerre les uns contre les autres, mais eux ont tous la même volonté de vie fraternelle et les meilleurs, à mon avis, sont ceux qui se font le plus d'amis.» Et maintenant que la grande Tourmente passe de nouveau sur le monde, puisse cette amitié « scout » préparer toujours la forme de l'esprit des choses à venir !

\* \* \*

En créant le scoutisme, Baden Powell qui connaissait les recherches de Lévy-Brühl sur la psychologie des peuples sauvages, fut sans doute le premier éducateur à « centrer » délibérément l'activité de l'enfant, sur sa mentalité primitive, ses intérêts naturels et ses aptitudes manuelles.

« Il est certain, me dit-il, que l'enfant possède une conscience sensorielle différente de la nôtre et que sa perception — plus vive et plus complète — inclut un sens très aigu de la vie et de l'âme des choses. » Cette faculté de percevoir le « vivant » permet à l'enfant d'entretenir le monde comme débordé par une réalité invisible et indéfinissable, qui n'a rien de mystérieux pour lui et qui rappelle l'univers occulte des peuples primitifs. Les langues et les coutumes de ces peuples nous en fournissent des témoignages non équivoques et déjà bien inventoriés. Et nous en retrouvons la correspondance dans l'animisme et le magisme de l'enfance. La philosophie infantine, comme l'ont bien comprise Tompson Seton et Baden Powell, rappelle, à certains égards, la philosophie totémique des indigènes, qui unit l'homme et la nature en un tout indissoluble, symbolisé par l'ensemble des mythes. Si ces derniers ne sont pas conservés avec ce qui en fait l'autorité, le lien est rompu entre l'homme et la nature, qui ont perdu toute garantie, leur assurant la continuation de leur existence. Sans les mythes, il est impossible, nous assure Lévy-Brühl, de comprendre la mentalité primitive. A tout moment, dans la

vie quotidienne d'une tribu, on se heurte à chaque pas à ces mythes sacrés, qui ont produit les formules magiques, les cérémonies de fécondité, les rites secrets, les fêtes, les chants et les danses. Et quand il s'agit de légendes, il n'est pas facile de séparer les contes des mythes où les végétaux, les animaux et les hommes sont presque toujours « interchangeables ». Nous les trouvons fabuleux, mais si nous avons, comme les primitifs, le sentiment profond de la réalité d'un monde surnaturel, nous ne songerions pas plus qu'eux à les mettre en doute.

La parenté indéniable des mythes et des contes provient de ce qu'une même mentalité « primitive » a donné naissance aux uns et aux autres. Et tout le « merveilleux » des mythes vit encore dans les contes populaires du folklore, qui ne sont, en fait, que des mythes désaffectés.

De nos jours, les classes cultivées imbues de théories rationalistes, de science et d'esprit critique, ont pris des habitudes mentales qui ne souffrent pas que le monde surnaturel fasse partie du réel. Mais cette exclusion rationnelle exige une certaine contrainte exercée sur soi-même et le refoulement de certaines tendances qui orienteraient notre esprit, dans un tout autre sens, si elles étaient laissées à elles-mêmes. De là, le charme, la saveur, la séduction du langage que nous parlent les contes et les légendes du folklore. C'est pour nous plus qu'une récréation. C'est là une détente. Et la jouissance qu'elle nous procure va bien au delà d'un simple amusement puisque les contes font revivre en nous le monde mystérieux des anciens mythes et l'expérience mystique des hommes d'autrefois.

« Je sens vivre en moi l'âme primitive  
Des êtres d'instincts aux sens aiguisés,

chante M<sup>me</sup> Nelly Vaucher, dans *Midi sous le ciel torride*,

Lorsque les tribus subissaient l'emprise  
Des mots primordiaux jamais proférés. »



\*  
\* \*

Lord Baden Powell, qui a pu observer à loisir les indigènes du Zoulouland, a su donner cette vue d'ensemble, rapide, comme à vol d'oiseau : « Ce sont des esprits pour lesquels le merveilleux des contes est réel et le réel aussi merveilleux que les contes. » Et quand il a essayé de faire un parallèle partiel entre cette mentalité primitive, essentiellement affective et la mentalité enfantine, il n'a pas cru trouver de meilleur moyen que de se remémorer ses premières pensées sur le monde. C'est alors que s'est révélé à lui, par cette introspection psychologique, le caractère absolu de la pensée égocentrique du jeune enfant, pour qui le feu mange, le pain coupé souffre, le heurtoir d'une porte est méchant, pour qui les choses et les faits sont comparés à ses propres intentions, à ses propres sentiments et à ses propres mouvements. Or, ce monde de pensée absolue — de chose à moi — antérieur aux mots abstraits et non soumis aux contradictions dialectiques — est précisément le mode de pensée normal et quotidien du primitif.

D'autre part, comme le primitif, l'enfant étant un émotif, vivant dans le concret, se montre réfractaire aux généralisations et aux abstractions. Il confond dans son langage la métaphore et la réalité. Et quand il exprime à sa façon ses idées fantaisistes et mythologiques, il se laisse prendre au jeu de ses images verbales et donne une âme aux représentations de sa sensibilité ou de son imagination. C'est pourquoi, il faut se garder d'entraver ou de « refouler » cet essor du langage enfantin par des pratiques auxquelles seuls les adultes peuvent se plier. Et que n'obtiendrait-on pas de la langue parlée si l'on en connaissait toutes les ressources cachées ? « Il faut permettre la langue de l'enfant, me dit fort bien Baden Powell, et ne pas le forcer à employer une langue qu'il ignore encore. » Et c'est parce que le monde irréel enchante les jeunes enfants

autant que la réalité les étonne, qu'autour de chaque feu de camp « scout », l'évocation des « totems » et la dramatisation de contes ou de légendes ont pour but d'aider l'enfant à « réaliser » ses velléités affectives et à les extérioriser dans son langage spontané.

\*  
\* \* \*

« Combien de fois, écrit Tompson Seton, dans ses *Souvenirs d'un garçon de dix ans*, seul dans ma chambre, ai-je mimé les Indiens à la chasse ou à la guerre ? En embuscade derrière une chaise, je dansais avec eux dans leur camp, je suivais leurs buffles à la piste, j'abattais le gibier dans leurs prairies. Je ne jouais pas, comme on pourrait le croire. Je vivais avec une sincérité absolue la grande action qui m'inspirait et dont je créais moi-même les images motrices. »

C'est le mérite de Baden Powell d'avoir su tirer profit des expériences personnelles de Tompson Seton en les confrontant avec les expériences collectives qu'il avait notées chez les peuples primitifs. Et leur exaltation active ainsi que leur rayonnement mystique lui révélèrent la notion « magique » du monde qu'il retrouva, sous une forme ou sous une autre, aussi naturelle et normale, quoique plus mitigée chez l'enfant de nos civilisations supérieures.

C'est donc parce qu'ils sont fondés sur une psychologie exacte — la correspondance de la mentalité enfantine et de la mentalité primitive — que les moyens éducatifs du scoutisme peuvent être efficaces, en permettant à l'enfant d'accomplir, au niveau évolutif où il se trouve, sa fonction biologique d'intégration active, en pleine santé spirituelle.

\*  
\* \* \*

C'est aussi parce qu'il considère le vrai scoutisme comme un puissant adjuvant dans la formation du caractère que Baden Powell s'est préoccupé des intérêts naturels de l'enfant.

En présence des théories modernes sur l'évolution de ces intérêts, il s'est bien gardé de prendre parti dans la question de savoir si le développement individuel est oui ou non la récapitulation du passé de la race. Qu'il s'agisse réellement d'une répétition, comme le pensent certains génétistes de l'enfance ou qu'il s'agisse d'un déroulement parallèle de deux aspects de la vie cellulaire, comme l'affirment les embryologistes, Baden Powell, sans vouloir tabler sur la loi biogénétique, encore si discutée, a préféré se contenter de noter les intérêts enfantins à mesure qu'il les observait plutôt que de déterminer d'avance leur apparition certaine.

Et à la suite de nombreuses recherches il s'est montré d'accord avec la plupart des psychologues éducateurs d'aujourd'hui qui ont signalé les principaux centres d'intérêt naturels de l'enfant aux différentes étapes de son développement.

Les uns, comme Hutchinson, Reddie et Ferrière, qui retrouvent dans l'évolution enfantine les grandes phases de l'évolution de l'humanité, ont évoqué la sensorialité primitive dans les stades du chasseur, du pasteur, de l'agriculteur et du marchand. Ils ont observé le besoin de grimper, les instincts de combat, de chasse et de capture. Puis les intérêts pour la vie pastorale, dressage d'animaux, construction de huttes, travaux agricoles. L'intérêt commercial et le sens social se manifestent par le goût spontané pour le troc, les collections, la vente d'objets avec bénéfice, pour les clubs et les sociétés, fondés sur le sentiment du droit et des règlements.

Les autres, comme John Dewey, Claparède et Vermeylen, rejettent la loi de récapitulation tout en admettant une certaine conformité bio-génétique, la nature employant des moyens identiques pour réaliser l'évolution de l'individu et de la race. Après le stade perceptif, d'ordre sensoriel et moteur, ils ont mentionné les intérêts glossiques, avec apparition du langage et du dessin, spontanés, préluant à l'écriture, les intérêts intellectuels concrets, d'abord généraux (âge

questionneur de Sully), puis spéciaux pour certains objets et certains jeux. Enfin, les intérêts abstraits empiriques et les intérêts sociaux ou éthiques.

\*  
\* \* \*

C'est en tenant compte de cet éveil successif des intérêts naturels de l'enfant, que dis-je ! c'est pour les satisfaire, pour les « nourrir » en quelque sorte — et le succès semble avoir couronné son intuition — que Baden Powell a institué les exercices et les jeux « scouts » bien connus, celui de Kim entre autres, le montage des tentes, le nouage des cordes, les signaux Morse, l'observation des traces d'animaux, etc. Les oiseaux, les fleurs, les arbres et les astres sont aperçus autrement qu'en classe, d'une façon plus directe et plus frappante et qui se grave à jamais dans la mémoire. Et nous croyons qu'aucun enseignement scolaire ne possède les possibilités éducatives qu'offre à l'enfant, au stade des intérêts concrets, la grande action libre du scoutisme, qui s'accomplit en pleine nature dans un milieu psychologiquement plus vrai qu'un amphithéâtre ou un laboratoire, dans une atmosphère plus saine de danger et de secours, de vigilance et d'énergie en même temps que d'entr'aide et de bonne volonté. Sans doute le Scout ne peut revivre intégralement la mystique magique du primitif, mais nous avons entendu plus d'une parole chez nos jeunes éclaireurs et louveteaux, nous avons deviné plus d'une pensée et nous savons qu'il est impossible de ne pas se pénétrer à cet âge des grandes épopées de la vie primitive, chantées par Kipling, Curwood ou Fenimore Cooper, sans que la camaraderie de la forêt et du grand Esprit de l'univers n'éveille dans le cœur de l'enfant des résonances profondes. Et nous sommes reconnaissants à Baden Powell d'avoir compris qu'aux premiers stades de l'évolution enfantine le con-

tact direct sensoriel et actif avec la nature importe plus qu'on ne croit à la santé spirituelle.

Il en est de même de son organisation de troupes, de clans et de « meutes » qui correspond parfaitement aux intérêts du bio-génétique de l'enfant et aux instincts grégaires du primitif. Les sociologues ont souvent parlé de ce besoin du groupe social que les psychologues ont retrouvé chez l'enfant au stade actif de son développement.

La méthode d'observation minutieuse créée par Piaget a permis d'étudier les relations sociales entre enfants de six à douze ans et d'élucider la genèse des règles qui gouvernent l'action commune. Logique et rigueur absolues dans les décisions prises. Division du travail spontanée. Esprit de discipline, nécessaire à l'action et qui unit les membres du groupe beaucoup plus que l'amitié et l'affection. Une fois le groupe dissous, l'ascendant exercé par le chef disparaît complètement.

Il est donc remarquable que, sans vouloir assimiler les bandes d'enfants, spontanément organisées, avec les clans primitifs ou les groupements animaux, Baden Powell ait tiré parti de leur ressemblance déjà évoquée et dramatisée par Kipling dans ses *Jungle Books* pour permettre à l'enfant de trouver dans le scoutisme les règles d'auto-discipline, convenant le mieux à ses dispositions naturelles, à ses jeux éducatifs et à son action concertée.

\*  
\* \*

Les jeux « scouts », en effet, beaucoup plus éducatifs que sportifs, font appel à certaines aptitudes manuelles, sensorielles et mentales, dont l'utilité psycho-sociale peut être immédiate, en cas de danger, de défense ou de secours. — Le jeu de Kim, par exemple, est un véritable « test » d'attention et de mémoire. — Quel éducateur a mieux compris que Baden Powell l'importance du jeu chez l'enfant ? Il ne l'a

pas considéré comme un délassement ou une dépense d'énergie superflue, mais comme un moyen nécessaire d'adaptation des instincts à la réalité, comme un exercice préparatoire à l'activité vitale ! Et s'il est arrivé à cette conception biogénétique, si voisine de la théorie moderne de Karl Groos, c'est qu'il a longtemps observé les animaux de la jungle ou de la brousse, plus exposés que nos animaux domestiques aux dangers et aux attaques. Il a vu que le petit éléphant jouait avec sa trompe et le petit léopard avec ses griffes parce qu'ils auront à s'en servir. Il a vu que plus l'animal est supérieur, plus il doit mettre de temps à développer ses organes de défense et à exercer ses fonctions vitales. Si le petit chat fait rouler à toute vitesse des bouts de bois sur le plancher, — ce que ne feront jamais le petit cabri ni même le petit chien — c'est qu'il doit se servir un jour de sa vision rapide et de son adresse pour attraper les rats. Ce n'est pas pour le plaisir de jouer, ni parce que le mouvement lui est agréable. C'est pour se posséder, lui-même, dans ses instincts de chat.

De même et à plus forte raison, conclut Baden Powell de ses observations, l'enfance de l'homme est-elle l'étape du jeu nécessaire, considéré comme un exercice préparatoire à la vie.

Qu'ils soient sensoriels ou mentaux (assemblages de couleurs ou de volumes, questions et réponses, temps des réactions visuelles ou auditives, acuité de l'attention, de la mémoire, du jugement, etc.), les jeux éducatifs du scoutisme aident l'enfant à développer sa curiosité, sa volonté, sa personnalité par des moyens psychologiques aussi attrayants qu'actifs et efficaces. Quant aux jeux de lutte et de compétition, qui ne sont pas propres au scoutisme, ils peuvent servir de dérivatif à l'instinct combatif, si primordial chez les garçons, et qu'il vaut mieux ne pas refouler, mais orienter vers des fins utiles.

\*  
\* \* \*

Enfin, il y aurait une lacune dans le scoutisme, si Baden Powel n'y avait pas introduit les petits travaux manuels qu'il appelle le « bricolage », sans donner à ce terme aucun sens péjoratif, car ce qui compte pour lui, c'est le besoin immédiat des objets que nous fabriquons ou que nous réparons. Le « bricolage » est une improvisation intelligente, qui nous porte à réaliser promptement quelques-unes de nos idées, grâce à nos aptitudes manuelles. Et l'enfant, comme le primitif, se plaît aux mouvements musculaires et au travail de ses mains, en se contentant d'outils et de matériaux très rudimentaires. Il suffit d'avoir vu — ne serait-ce qu'une fois — un jeune garçon fabriquer lui-même un petit moulin à eau ou un petit moteur à vapeur, avec des morceaux de bois, des boîtes de métal, des clous et des ficelles pour savoir que Baden Powell a raison et qu'il y a en chaque enfant l'étoffe d'un bricoleur, d'un réalisateur à sa propre mesure à condition qu'on ne l'encombre pas de notions trop abstraites ou de techniques trop parfaites. La valeur éducative du travail manuel est fonction de sa durée. Positive tant que l'esprit est actif, elle s'anule dès que le geste devient réflexe et routine. Ce qu'il faut apprendre, c'est à manier correctement les outils et les « Scouts » n'hésitent pas à faire appel pour cela aux hommes de métier, mais la règle des « moyens de bord » ne vaut que pour le matériel et, là encore, le véritable bricolage ne nécessite souvent que l'outillage courant dont tout le monde dispose et comme matière première tout ce qu'on jette trop volontiers aux vieux fers.

Que de services peut rendre autour de lui l'enfant qui aura appris à bricoler, à la manière « scout » ! Et quel service il se rend aussi à lui-même en acquérant l'habitude du travail productif et le respect du travail des autres.

L'adaptation des mouvements de la main à leur but crée chez le Scout la confiance en soi et le « savoir-faire » aussi bien que l'aisance, l'adresse, la souplesse du bras et du corps tout entier. Il y a donc une « intelligence de la main », déjà célébrée par Anaxagore, qu'il est très important de donner à nos enfants parce qu'elle permet à leur esprit d'entrer en contact direct avec les choses en observant de quoi elles sont faites, en éprouvant leur résistance et en apprenant que la nature a des lois qu'ils doivent respecter pour parvenir à leurs fins. Quelle excellente leçon de réalisme en même temps que de santé intellectuelle et morale !

Aux yeux de Baden Powell l'essentiel est d'amener le « Scout » à se « débrouiller » avec la matière, si primitive soit-elle, sans qu'il n'y ait aucun apprentissage professionnel. Et cette activité manuelle préparera le mieux l'enfant à une carrière pratique au cours de laquelle il devra plus tard employer une technique précise sans se départir des qualités d'initiative et d'originalité qu'il aura pu développer dès son plus jeune âge.

\*  
\* \* \*

Ainsi le scoutisme, fondé sur la correspondance psychologique de la seconde enfance avec la vie primitive et ses intérêts naturels, effectuée par les moyens éducatifs qui lui sont propres la culture des fonctions actives jusqu'à leur épanouissement spontané dans la maîtrise de soi et le service d'autrui.

Et c'est là, sans doute, le plus noble des titres de gloire que s'est acquis le général Baden Powell.

Jean DUPERTUIS.



LA

## LITTÉRATURE POPULAIRE ÉGYPTIENNE.

Madame Sahir Kalamawy (je lui donne son nom de jeune fille, sous lequel elle est plus connue) a déclaré, lors de sa soutenance de thèse, qu'elle avait en vain cherché un sujet dans la littérature populaire arabe se rapportant ne fût-ce que de loin au folklore égyptien et qu'en désespoir de cause elle s'était contentée des contes des *Mille et une nuits*, dont quelques-uns se passent en Égypte. Cette déclaration de Madame Kalamawy avait provoqué quelques protestations, ce qu'en style parlementaire on qualifierait de mouvements divers. Telle est pourtant la vérité, et l'on a beau chercher dans la littérature arabe, on n'y trouve rien de typiquement égyptien : on peut même dire que la littérature populaire arabe, à de rares exceptions près, est inexistante. De quoi cela vient-il et comment se fait-il que notre pays qui est à l'avant-garde de la renaissance orientale ne possède pas une littérature célébrant son folklore? La raison en est bien simple et il y a eu des gens assez courageux, non seulement pour le comprendre, mais encore pour le dire. Je citerai au premier rang M. Ibrahim Ramzy qui, bien qu'écrivain de très grande classe et directeur de la culture générale au Ministère de l'Instruction publique, mène le bon combat en faveur de la vérité et ne cesse par sa plume de prêcher l'emploi de notre langue populaire, qui, toute dialectale qu'elle soit, a une existence propre, et, si l'on

se donne la peine de bien chercher, une sorte de littérature. Naturellement tant qu'on forcera un peuple (remarquez bien que je n'ai pas dit une élite) à employer dans certains domaines de sa vie une langue qui n'est pas la sienne et qui, dans une proportion de 90 %, n'est pas comprise, on ne peut pas réclamer de ce peuple une littérature représentant sa vie nationale et son folklore.

A l'époque des sultans mamlouks, quelques poètes populaires essayèrent de mettre en vers libres certains faits relatifs aux temps héroïques de l'Arabie et du désert. C'est de cette époque que datent les chansons de geste arabes comme l'épopée d'Antar et ses amours avec sa cousine Abla, les nombreux exploits d'Abou Zeid Hilali et de Zinati Khalifa, les aventures plus ou moins rocambolesques de Firouz Shah. Mais tous ces sujets ne changeaient guère, et l'Égypte parlait en général des héros plus ou moins légendaires d'Arabie ou de Tripolitaine. D'ailleurs ces chansons de geste étaient, naguère encore, loin d'être mortes et on trouvait dans certains cafés arabes une sorte de chanteur, survivance moderne des trouvères et troubadours du moyen âge occidental qu'on appelait « Chaer » (mot arabe qui veut dire poète). Ce chaer, muni d'une espèce de violon monocorde, qu'on appelle la « Rebaba », s'accompagnait des sons assez bizarres de cet instrument et chantait les hauts faits de Firouz Shah et des autres. Malheureusement ces chaer tendent de plus en plus à disparaître, et le dernier dont je me souviens tenait ses assises dans un petit café du Maarouf, d'où mon propriétaire, qui goûtait fort ce genre de littérature, l'envoyait chercher presque tous les soirs et lui disait : « Chante, poète, parle-nous de Zinati Khalifa. » Et le chaer s'exécutait au grand plaisir de ses auditeurs qui étaient tous friands des chansons de geste arabes.

Pourtant, sous le règne du sultan Kansou Ghauri, un poète, dont l'histoire n'a pas conservé le nom, trouva dans

l'histoire d'Égypte un sujet héroïque qu'il mit en vers. C'est l'histoire romancée de Zaher Beybars. Cette chanson de geste, que mon chaer de Maarouf chantait aussi, avait cette particularité de ne pas être accompagnée de la Rebaba et d'être modulée sur un rythme un peu trop uniforme. Typiquement égyptienne, elle parle des exploits du sultan Beybars et des lions qu'à l'instar de Rodolphe de Habsbourg il élevait dans son palais, pour leur faire combattre des chiens géants qu'élevait de son côté un moine copte nommé Gawan. Bref ce fut là la première manifestation du folklore égyptien.

On aurait dû garder précieusement ces chansons de geste. Qu'on ne nous parle pas du peu de respect de la vérité dans ces chansons ! La chanson de Roland est aussi peu véridique, et le bon trouvère Turolde n'a-t-il pas transformé en Maures les Basques qui furent les adversaires de Roland (à condition que celui-ci ait existé, ce qui n'est rien moins que sûr) et parle du temple d'Apollon à Médine !

Pourquoi, alors que « la chanson de Roland » est aussi célèbre en France que « le serment de Strasbourg », les chansons de geste égyptiennes sombrent-elles dans l'oubli et seraient-elles à jamais ignorées de nos enfants ?

La raison est bien simple, tout en étant fort mauvaise à mon modeste point de vue. Ces chansons de geste sont écrites en dialecte égyptien, seul langage que le bon peuple comprend. Or dans les milieux littéraires du pays, la langue arabe pure est la seule qui ait droit de cité, et on bannit résolument tout ce qui est en dialecte. Certaines personnes qui ont des illusions espèrent qu'on arrivera un jour à remplacer le dialecte égyptien par la langue arabe. Je ne veux pas leur faire de peine, mais s'il arrive un jour un changement dans cet état archaïque de choses et que la langue arabe entre en guerre ouverte contre le dialecte égyptien, c'est la première qui jouera le rôle du pot de terre, car que peut faire une élite, si puissante soit-elle, contre tout un peuple ? D'ailleurs on a

pu juger de cette lutte dans le monde du théâtre qui entre, lui aussi, dans le cadre de notre sujet. Il y a au Caire une troupe nationale de comédie qui joue en langue arabe littéraire. Elle a certes donné quelques œuvres de Tewfik el-Hakim, mais également des pièces ayant fait leurs preuves (*Andromaque* de Racine, traduite par le D<sup>r</sup> Taha Hussein bey, ce qui est une référence, *Le docteur Miracle* de Robert de Flers et Francis de Croisset, *Le marchand de Venise*, traduit par Khalil Moutran, et tant d'autres). Eh ! bien, en dépit de la personnalité des auteurs et des traducteurs cette troupe joue devant des salles vides et son déficit va toujours croissant. D'autre part les troupes populaires de Naguib Rihani et Youssef Wahby refusent du monde tous les soirs parce que les pièces qu'elles jouent sont à la portée du public. Car, comme disait Molière, ce qui m'intéresse ce n'est pas l'appréciation des marquis, c'est celle du public du parterre. Et ne dit-on pas que le père du *Misanthrope* lisait d'abord ses pièces à sa cuisinière ? N'oublions pas que la Comédie Française est avant tout « La Maison de Molière » et que c'est comme cela qu'on la désigne dans la Ville Lumière.

Pour en revenir à notre sujet, la chanson de geste égyptienne est presque totalement morte. Mais dans certains quartiers populaires comme Boulac et surtout dans les villages il y a autre chose. Tout comme en France où tout finit par des chansons et où à la complainte de Fualdés a succédé celle du président Doumer que j'ai entendue exactement trois jours après le drame, dans la province et surtout en Haute-Égypte les moindres événements de la vie courante égyptienne sont mis en couplets et on chante ce qu'on appelle des « *Mawawils* ». Ces chansons sont souvent très intéressantes et amusantes, malheureusement elles sont comme de juste en dialecte et l'élite n'en veut pas. Pourtant en Europe on s'y intéresse beaucoup et j'ai souvenir qu'un jour me trouvant en villégiature à Kingston on Thames, j'ai eu une conversation

des plus intéressantes avec un orientaliste amateur qui me fit promettre de lui envoyer dès mon retour en Égypte le plus grand nombre possible de mawawil avec leur traduction. Il voulait les publier dans un volume consacré à l'Égypte. Comme je lui proposais des pièces plus littéraires, il me rétorqua qu'il ne voulait que des mawawil, car seuls ils représentent la vie rurale égyptienne.

Ces pièces qui se répètent dans les villages de père en fils pourraient fournir un folklore des plus intéressants, mais à cause de ce défaut, qui n'en est pas un, on préfère les ignorer. Et c'est la raison pour laquelle Madame Sahir Kalamawy n'a pas trouvé dans l'immense littérature arabe quelque chose de représentatif de notre vie nationale et de notre folklore local.

Mais je ne voudrais pas terminer cet article, où j'ai exposé trop succinctement à mon gré quelques idées avec franchise, sans parler d'un essai de création d'une littérature populaire essentiellement égyptienne actuellement en cours. Je parlerai donc d'un poète, Bayram Tounsy et d'un vaudevilliste, Badih Khairy. Remarquons en passant que ces deux champions de la littérature égyptienne populaire qui veulent mettre le folklore égyptien à la mode ne sont Égyptiens ni l'un ni l'autre. Ils sont nés en Égypte tous les deux mais le premier est, comme son nom l'indique, d'origine tunisienne et le second est, si mes souvenirs sont bons, d'origine turque.

Bayram, qui est Alexandrin de naissance, a publié en dialecte un grand nombre de ces pièces en vers libres qu'on nomme en arabe « Zagal ». Il est très apprécié dans les milieux progressistes et libéraux bien que les écrivains de langue littéraire affectent ne pas le prendre au sérieux. Mais Bayram a le grand mérite de mettre par écrit ce que tout le monde se transmettait oralement et en cela il est un novateur. Il ne s'est pas contenté de ce qu'il écrivait ; il a également recueilli une bonne partie de ce qui se chantait dans la Béhéra et dans les

environs du Mariout. Bayram aura des imitateurs nombreux car il est en train de connaître la célébrité, surtout depuis qu'il a fait représenter deux pièces qui ont eu un certain succès, *Maissa* et *Laila min alf Laila*. Ces deux pièces sont entièrement en zagal et le public les a grandement appréciées.

Bayram a pris une initiative il y a quelque temps et on ne peut que lui souhaiter bonne chance ; il a résolu d'écrire de nouvelles aventures d'Abou Zeid Hilali et de remettre en honneur les chansons de geste. Il a déjà écrit quelques-unes de ces nouvelles aventures du héros du Maghreb (car Abou Zeid n'est peut-être pas Arabe, mais Berbère, on n'est pas très fixé là-dessus), il ne les a pas encore publiées.

Après Bayram, je ne citerai que pour mémoire certains de ses jeunes imitateurs comme Abou Boussaina ou Izzet Sakr, qui eux aussi ont fait éditer des livres ou plutôt ce que l'on nomme en arabe des *Diwan* de zagal : en tout état de cause ils sont loin de valoir Bayram.

Avant de parler de Badih Khairy, il me faut aussi mentionner le nom d'un écrivain en langue populaire, qui a traduit en arabe égyptien de nombreuses pièces de Molière et un certain nombre de fables de La Fontaine. Je n'en parle que pour mémoire, car quoique précurseur en ce domaine, en Égypte, il ne fut guère qu'un traducteur : il s'agit d'Osman Galal, mort il y a déjà quelques années.

Quant à Badih Khairy, il s'est révélé surtout comme auteur de vaudevilles, écrits en collaboration avec son principal interprète Naguib Rihani. Badih a inventé le personnage de Kish Kish bey, omdeh du village imaginaire de Kafr el-Ballas, personnage qui, jusqu'à ces derniers temps, tenait la vedette dans toutes ses pièces. Mais depuis deux ou trois ans, Badih Khairy et Naguib Rihani sont influencés par la scène européenne (Rihani parle le français à la perfection) et leur genre a changé. Par exemple ils ont fait l'an dernier représenter un vaudeville qui est un amalgame de *L'habit vert* de Robert de

Flers, de *L'amant de Madame Vidal*, de Bourdet, si j'ai bonne mémoire, et d'une autre pièce de je ne sais plus quel auteur, qui était intitulée *Azaïs* et qui sur la scène française avait été le plus grand succès de Max Dearly. Mais quoique cette influence se fasse sentir, les personnages restent typiquement égyptiens et leur langage également. On peut même dire que la seule différence entre cette nouvelle manière et leurs premières pièces, c'est que celles-ci mettaient en scène la province alors que les dernières en date sont sensées se passer dans la capitale ou dans un grand centre urbain.

Badih Khairy, qui est depuis longtemps sur la brèche, est connu dans tous les pays de langue arabe, et il produit à jet continu des pièces en tous genres, même pour la radio, mais toujours dans la même veine comique. La langue de ces pièces est la plus populaire possible, et on ne peut citer une plus haute appréciation du théâtre comique de Badih-Rihani que celle de Sa Majesté le Roi qui a exprimé au second toute Sa satisfaction et tout le plaisir qu'Il a eu à le voir jouer.

Badih Khairy ne se contente pas d'écrire pour le théâtre, il fait également des bouts rimés, dans les revues hebdomadaires, mais comme ces petites pièces sont anonymes, le fait est généralement ignoré.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que Badih est le créateur du style populaire, et peut-être même de la littérature populaire, car si le sujet des vaudevilles est souvent de l'invention ou de l'adaptation de Rihani, la rédaction est toujours entièrement l'œuvre de Badih.

Un autre écrivain de théâtre en langue populaire est Amin Sidky qui est probablement le meilleur adaptateur de pièces étrangères depuis la mort de Mohammed bey Teymour. Malheureusement la troupe qu'il avait fondée avec Aly Kassar, après avoir connu un immense succès, a périclité et Amin est réduit actuellement à écrire des chansonnettes et des monologues pour les cabarets. Il s'en tire d'ailleurs fort bien, mais

il est loin de posséder une langue populaire et un style comparables à ceux de Badih Khairy.

Il faut également ajouter à ces personnes un journaliste qui écrit des articles en dialecte et qui a eu beaucoup de succès, c'est Hussein Chafik Masri qui fut jusqu'à ces temps derniers rédacteur en chef de la revue *El-Etnein*. Chafik n'a rien publié comme livres, mais comme prosateur en dialecte il vient de loin au premier rang, et on devrait regretter, si cela est vrai, qu'il ait décidé de ne plus écrire.

On voit que les poètes et prosateurs en langue populaire sont relativement peu nombreux, mais le mouvement prend de l'ampleur : la langue populaire gagne tous les jours du terrain et il sera difficile de l'arrêter.

SCANDAR FAHMY.



## POSITIONS.

### LE MARÉCHAL PÉTAÏN.

Toute la confusion provient de la convention d'armistice, interprétée humainement dans la métropole, et politiquement chez la majorité des Français de l'étranger. On l'a remarqué : au début, en France, et c'est naturel, l'on n'a vu que le côté humain de la question : « Il fallait celui qui avait dit en 1916 : *Ils ne passeront pas*, pour oser dire en 1940 : *Il faut tenter de cesser le combat.* » A cet instant, personne en France n'envisageait l'aspect politique du drame. Mais les politiciens du coup d'État y songeaient.

Parlant à la suite des manifestations d'étudiants qui se déroulèrent à Paris au début de l'hiver dernier, M. Ripert, ministre de l'Instruction publique, déclara : « Les jeunes gens sont parfois irréfléchis, mais il n'est plus permis de s'amuser. Ils me font rire ceux qui veulent être plus patriotes que le maréchal Pétain. » Ce n'est pas parce qu'on est maréchal de France et qu'on a commandé à Verdun une armée victorieuse, qu'on possède le monopole du patriotisme et surtout celui de l'infailibilité. Je me pique d'être aussi bon Français que le maréchal fut bon militaire.

La situation tragique de la France n'admet guère pour les Français qui disposent de la liberté de penser et de parler une attitude moyenne : nous n'avons que trop

entendu parler du Français moyen. C'est Beaumarchais qui a dit : « Les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent à rien et ne sont bons à rien. » Que des Français de l'étranger prétendent soutenir le gouvernement de Vichy, dont la politique officielle est pro-allemande, forcément d'ailleurs, et qu'ils manifestent en même temps de soi-disant sentiments pro-britanniques, cela nous paraît étrange. Nous ne concevons guère, entre Français, qu'on puisse embrasser une doctrine sans répudier tout ce qui forme avec elle un contraste trop marqué. Un tel illogisme déçoit ou indigné selon la matière des antinomies. Autour du chef de l'État français, on pense de même : « Nous restons dans une ère de luttes, lit-on dans une brochure à la louange du maréchal : le temps des tièdes est clos. Qui n'est pas avec Pétain est contre lui. » Non, ce n'est pas de leur part saveur du contraste, non plus qu'un certain pyrrhonisme qui consisterait à nier qu'une position soit plus vraie que l'autre. Convenons que certains, par tempérament, répugnent à choisir et se disent, malgré la gravité de la cause, que cela s'arrangera sans eux. Mais à d'autres partisans du gouvernement de Vichy qui essaient de s'attirer les bonnes grâces de la Grande-Bretagne, ce serait faire trop d'honneur que de supposer qu'ils cherchent la quadrature du cercle, car c'est plutôt chez eux une conception d'hommes d'affaires, qui pratiquent, au cours d'une opération délicate, ce qu'on nomme une réassurance. C'est agir comme cette héroïne d'une pièce de Lucien Gleize, à qui l'on reprochait d'épouser un Allemand : « Qu'est-ce que ça peut faire ? puisque je le tromperai avec un Anglais. » En réalité, ils s'accrochent désespérément à leur situation sociale ébranlée par le Front Populaire, et c'est la raison intime pour laquelle ils prennent la défense du maréchal Pétain, malgré la collaboration, à leurs yeux, passagère et sans conséquence. Ils seront marris de se réveiller un beau matin entourés du mépris universel.

La cause en est bien simple, c'est que ces gens-là ont

des théories toutes prêtes pour chaque fait qui se présente, ce qui est le propre des politiques. « Ils savent, dès avant d'ouvrir un livre, ce qu'il importe d'en penser et s'il faut y remarquer et cueillir ou la bonne ou la mauvaise herbe. » Ils ne veulent même pas convenir de leurs premières erreurs d'interprétation, très justiciables, donnant tristement raison à La Rochefoucauld : les mouvements de leur cœur sont dus le plus souvent aux incitations de l'amour-propre. Ils ne répondent jamais d'une façon précise aux questions posées et celle-ci, notamment, est restée sans réponse : « Qu'auriez-vous fait si l'armistice avait été demandé et signé par Léon Blum ? » Et la vérité, qu'en faites-vous ? Port-Royal enseignait déjà : « De quelque ordre ou de quelque pays que vous soyez, vous ne devez croire que ce qui est vrai, et que ce que vous seriez disposé à croire, si vous étiez d'un autre pays, d'un autre ordre, d'une autre profession. » Ce que Julien Benda reprenait dans *Délice d'Eleuthère* : « Si, au lieu d'être Français, vous étiez Patagons ou Hottentots, que vous regardiez l'Europe actuelle et le conflit de ses idéaux, ne trouveriez-vous pas que l'intérêt de la civilisation est que ce soit l'idéal de la France qui triomphe ? »

Pour l'instant, j'ai une possibilité, c'est de me retirer sur l'Aventin et de le dire publiquement. D'ailleurs le gouvernement de Vichy invoque simultanément des arguments contradictoires aussi absurdes les uns que les autres et parmi lesquels il ferait bien d'effectuer un choix : la Grande-Bretagne ne peut pas gagner la guerre ; la France ne peut plus éviter les conséquences de sa défaite et la Grande-Bretagne en veut à notre empire ; la victoire alliée ramènerait au pouvoir l'ancien personnel politique.

Certains de nos compatriotes, pour lesquels le conformisme représente le maximum d'idéal, nous reprochent de déconsidérer la France en critiquant le gouvernement de Vichy et nommément le maréchal Pétain. Parce que nous sommes sévères envers des hommes auxquels nous dénions le droit d'engager le pays, on veut bien nous accuser de

desservir les intérêts de la France. Mais nous agissons ainsi précisément pour qu'on ne confonde pas les Français avec leur gouvernement. Ceux qui nous attaquent aujourd'hui étaient naguère les lecteurs assidus de ces hebdomadaires célèbres, répandus aux quatre coins du globe, qui traînaient la France dans la boue. Ce n'est pas nous, mais les écrivains monarchistes, — Julien Benda l'a noté dès 1927, — qui publiaient que « de la Sprée au Mékong, le monde entier savait que la France est dans un état de faiblesse qui touche à la décomposition »

Nous avons le devoir de formuler notre opinion sur le compte du gouvernement du maréchal Pétain et d'affirmer qu'il ne satisfait pas aux instincts nationaux. Le maréchal doit bien être considéré comme responsable de la politique française actuelle : il a d'ailleurs revendiqué cette responsabilité à plusieurs reprises. Il a déclaré notamment le 31 octobre 1940 : « Cette politique (de collaboration) est la mienne. Les ministres ne sont responsables que devant moi. C'est moi seul que l'Histoire jugera. » Telle est la raison pour laquelle nous n'admettons pas que l'on nous dise tout bas : « Attaquez Laval, nous vous l'abandonnons, Darlan même au besoin, mais ne touchez pas au maréchal. » Encore une fois, c'est bien le maréchal qui a préconisé la collaboration avec l'Allemagne et c'est lui qui a désigné comme présidents du Conseil et comme successeurs éventuels Laval et l'amiral Darlan, que les Français ne portent pas dans leur cœur. Et c'est le maréchal lui-même qui le déclare à la face du monde entier, par son message diffusé le 15 mai 1941 : « Vous avez appris que l'amiral Darlan s'était récemment entretenu en Allemagne avec le chancelier Hitler. J'avais approuvé le principe de cette rencontre. Ce nouvel entretien nous permet d'éclairer la route de l'avenir et de continuer les conversations engagées avec le gouvernement allemand. Il ne s'agit plus aujourd'hui, pour une opinion souvent inquiète parce que mal informée, de supputer nos chances, de mesurer nos risques, de juger nos

gestes. Il s'agit pour vous, Français, de me suivre sans arrière-pensée sur les chemins de l'honneur et de l'intérêt national. Si, dans l'étroite discipline de notre esprit public, nous savons mener à bien les négociations en cours, la France pourra surmonter sa défaite et conserver dans le monde son rang de puissance européenne et coloniale.» Mais le pays s'obstinait à considérer, contre toute vraisemblance, que le maréchal Pétain était opposé à toutes ces démarches douteuses. Aussi le chef de l'État français crut-il bon de protester, réussissant ainsi à ahurir le monde entier par son message du 12 août 1941 : « Mon nom est invoqué trop souvent, même contre le gouvernement, pour justifier de prétendues entreprises bienfaisantes, qui sont en fait des appels à l'indiscipline.» Et je m'indignais récemment d'une allocution du commandant des éléments français qui sont partis combattre les Russes sous l'uniforme allemand, signalant qu'il compromettait le maréchal Pétain. Mais le chef de l'État s'est préoccupé d'aller encore plus loin, puisqu'il a déclaré en substance à ce sujet : « Vous êtes détenteurs d'une part de notre honneur militaire. Vous devez être heureux de participer à cette croisade, dont Hitler a pris la direction, acquérant ainsi de justes titres à la gratitude du monde entier.»

Et je songe à ceux qui trouvent cette tirade normale, parce que les termes en sont distingués, et qui s'indignent d'un « Père-la-Défaite ». Aussi je les renvoie à cette Pensée de Pascal : « La sensibilité de l'homme aux petites choses et l'insensibilité pour les grandes choses, marque d'un étrange renversement.»

Nous a-t-on suffisamment accusés de semer la division parce que nous critiquions le nouveau régime ? Aujourd'hui, le maréchal apporte au procès un document capital : il nous apprend que presque toute la métropole est contre lui ou invoque son nom, à tort, contre ses ministres, ce qui revient au même, et il nous annonce que pour pouvoir durer, il va doubler sa police. L'unité de la France,

que nous prônons tous, que le maréchal a tant réclamée, elle est faite, mais contre le maréchal. Il l'avoue. Il y avait quelque temps déjà qu'on avait pu lire dans le journal espagnol *Arriba* : « Mises à part quelques douzaines d'hommes politiques à Paris ou à Vichy, personne en France n'est en faveur de la collaboration. » Le 13 novembre 1940, le gouvernement, dans un communiqué de presse, déclarait que « la nation entière formait un bloc indivisible autour du glorieux chef » : le bloc est toujours indivisible, mais contre le chef. « L'autorité allant dans un sens, disait Victor Hugo, l'opinion allant dans l'autre, un gouvernement obscur sur un peuple lumineux ; ce phénomène se voit parfois, même à Paris. »

Certains partisans du maréchal ont peut-être pensé : « Qu'importent les apparences, les mots, seuls les actes comptent. Si le maréchal parle de collaboration franco-allemande, il fait l'impossible pour l'éviter. » Ce serait à prouver, et malheureusement les faits tendent à établir le contraire, et encore aurait-on aimé qu'il fût plus souvent question de soumission inévitable après la défaite, et non de collaboration.

Donc, avec plus ou moins de bonne foi, on nous reproche notre attitude envers le maréchal Pétain en prétendant que nous négligeons son honnêteté foncière ou que nous oublions sa glorieuse carrière de soldat victorieux. Je vénère infiniment le passé du maréchal Pétain, je respecte sa personne, je ne m'attaque pas à ses mœurs, mais je prétends conserver le droit de juger les actes de son pouvoir, pour autant qu'ils portent atteinte aux traditions nationales et aux libertés publiques, et je n'ignore pas que l'intention peut être méritoire même quand l'acte ne la suit pas. Aimer, c'est comprendre, ce n'est pas s'en remettre les yeux fermés à l'autorité d'un chef, sous le prétexte commode qu'il ne saurait se tromper.

On a organisé partout en France une sorte de culte du maréchal et l'on veut bien nous dire que le portrait du

chef de l'État orne toutes les devantures des magasins. Et cette effigie ne doit pas être quelconque, car nous sommes en pleine bouffonnerie, et un décret du 26 janvier 1941 exige un visa de censure, qui représente une «garantie de ressemblance». Mais ce décret a peut-être des bases plus sérieuses. Otto Strasser nous parle d'un certain Hofmann qui obtint «l'exclusivité des photos d'Hitler et qui est devenu l'un des personnages les plus riches et les plus respectés du Reich». On insiste sur les honneurs qu'il se fait rendre, même par l'ennemi. Au sujet des entrevues franco-allemandes, dont les conséquences sont «incalculables», selon les termes des communiqués des agences officielles de Vichy, les brochures du gouvernement offrent en pâture à une population opprimée et affamée les savoureux détails suivants : « Le Führer a accompagné le maréchal jusqu'à sa voiture. Pendant son séjour dans la zone occupée, le maréchal a été constamment l'objet d'égards tout particuliers de la part des autorités allemandes. »

Nous voulons espérer que le maréchal préfère notre attitude d'expectative ou même de critique à ces louanges hyperboliques proférées naguère par Montigny, l'homme de Laval : « La France n'aura pas bénéficié cette fois du miracle qu'elle attendait et qui aurait, encore une fois, sauvé Paris. Mais un autre lui aura été accordé : celui de posséder un octogénaire dont l'âge n'a ni courbé la taille ni ralenti le pas, dont le visage reste empreint d'une telle beauté qu'elle évoque celle des marbres qui l'immortaliseront. » Pour un peu l'on ajouterait :

*Ses moindres actions lui semblent des miracles,*

*Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.*

Bientôt le maréchal n'aura plus de « nez que pour l'encens ». Comment ne pas voir que de tels excès de langage n'autorisent même plus une seule réflexion raisonnable sur le compte du maréchal ? Qui donc a dit que l'hyperbole était la plaie de l'éloge ?

Cette sorte de latrie qui entoure le maréchal Pétain, pour authentique qu'elle soit, n'a rien d'étonnant : nous avons connu un autre maréchal, Mac-Mahon, qui fut l'idole de la France, dont le prestige n'avait pas été atteint par Sedan, en qui l'on voyait toujours le vainqueur de Malakoff. C'est de l'imagerie d'Épinal. Avec l'humour qui le caractérise, Anatole France nous a dépeint le culte de Robespierre : « On rapportait à ce représentant du peuple tous les événements heureux ou malheureux qui s'accomplissaient dans la République, les lois, les mœurs, le cours des saisons, les récoltes, les maladies. Injustice méritée, car cet homme, menu, propret, chétif, à face de chat, était puissant sur le peuple. » Il n'y a pas de quoi être fier de ces idolâtries populaires : « Sait-on, lit-on dans le *Journal* des Goncourt, combien Marat mort a eu d'autels et de tombeaux ? Quarante-quatre mille. »

Pendant que le peuple meurt de faim, les communiqués de Vichy nous entretiennent des voyages du maréchal à Toulouse, Montauban, Lyon, Marseille, Toulon. Ils publient des comptes rendus dithyrambiques de l'accueil qui lui est réservé : « Une femme s'approche du maréchal et lui remet une gerbe de fleurs, une autre s'empare de sa main et l'embrasse avec ferveur. » A Lyon, des essais lumineux donnèrent aux grandes avenues un aspect inconnu depuis un an. » C'est ce que Maurras nomme « les marques symboliques du chêne national dans la forêt française ». Un disque passe périodiquement à la radio de Vichy, qui nous confie par le menu les détails d'une journée du maréchal, qui lit les journaux, nous dit-on, avant de faire sa toilette, qui fronce les sourcils devant un mot rébarbatif, qui aime les petits-enfants. Tout ceci est d'inspiration germanique : mon ami Henri Focillon a noté dans *Technique et Sentiment* que le peuple allemand « aime à voir les grands dans l'intimité de leur vie domestique et construit la légende de ses princes avec les côtés médiocres, humains, quotidiens de leur



caractère.» On nous cite ses mots historiques et je n'en retiendrai qu'un seul. Pendant l'attente anxieuse de tous les Français qui se demandaient si l'on poursuivrait l'exécution des otages, le maréchal eut l'occasion de recevoir une députation d'ouvriers et il déclara, le 25 octobre 1941 à un maître charpentier employé aux travaux de construction du tunnel de Vaise à Lyon : « Faites en sorte que ce soit solide et que ça ne s'écroule pas. » Telle est la phrase lapidaire que j'ai entendue personnellement d'une émission de Vichy. On nous procure donc des détails sur la tenue du maréchal, sur ses gestes, ses discours, les honneurs dont il est l'objet. « Tout est ici en cérémonies, pourrait-on répéter après plus de cent ans d'histoire, en habits, en vernis extérieur, en gasconnades nationales, en clinquant, je pourrais dire en chiffons d'administration. » Et l'on se remémore ce passage de saint Luc : « Gardez-vous des Scribes qui aiment à se promener en longues robes, à recevoir les salutations dans les places publiques : ces gens qui font ostensiblement de longues prières subiront une plus forte condamnation. » La vertu n'est pas rétablie en France par ce seul fait qu'elle possède, comme l'écrivait Bernanos de Mac-Mahon, « un maréchal qui fait pouf-pouf dans sa moustache pour effrayer les communards et tient sagement sa place au banc d'œuvre ».

Quel sera le jugement de la postérité sur le maréchal ? C'est évidemment difficile à présumer. Pensera-t-elle à ce héros d'une mauvaise comédie, « qui reste prisonnier jusqu'à la fin d'une intrigue qu'ont devinée dès le début tous les spectateurs » ? Les politiciens qui l'ont mis sur le « trône » n'ont-ils pas envisagé son grand âge ? Écoutez Jacques Bainville parlant du cas de la folie de Charles VI : « Ailleurs, le malheureux eût été déposé. La France le garda avec une curieuse sorte de tendresse, par respect de la légalité et de la légitimité, chez certains avec l'idée secrète que cette ombre de roi serait commode et laisserait bien des licences. » Le maréchal Pétain serait une

facade immaculée, derrière laquelle manœvreraient à l'aise les ambitions et les intérêts des politiciens. Ou bien, en lui cherchant un autre précédent dans l'histoire, trouvera-t-on qu'il ressemble singulièrement à la reine Isabeau de Bavière? Toujours est-il que dans le dossier de nos malheurs nationaux, l'armistice de juin 1940 ira rejoindre le traité de Troyes. Maritain a songé à la même catastrophe, puisqu'il compare nos chefs actuels aux conseillers de Charles VII.

En somme, nous ne touchons pas à la gloire passée du maréchal. Nous disons : le maréchal a désigné comme présidents du conseil et comme ses successeurs éventuels Laval et l'amiral Darlan, contre lesquels l'unanimité est faite. Surtout, il a préconisé la collaboration avec l'Allemagne. De deux choses l'une : ou le maréchal est sincère et nous avons le devoir comme Français, hier comme aujourd'hui, de considérer qu'il est loin de représenter l'opinion française. Ou bien il aurait une attitude machiavélique et jouerait avec l'Allemagne, et nous le diffamerions en prétendant qu'il est d'accord avec ses déclarations. Il est de fait que beaucoup de nos compatriotes de la métropole lui ont fait confiance et nous avons toujours estimé que ces naïfs se rattachaient au maréchal, comme à une bouée de sauvetage, comme au principal opposant à cette politique de collaboration, sur laquelle il s'exprimait avec une emphase toute théâtrale. En ce cas, le maréchal doit se réjouir que les Français protestent contre ses paroles, et le mot qu'il a prononcé lors de sa prise de fonctions prendrait une valeur sublime : « Je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur. » Convenons toutefois que le sacrifice des jeunes soldats de Keren et de Koufra est plus franc et plus efficace qu'un « mot historique ».

Selon moi, défendre le maréchal coûte que coûte, pour les Français de l'étranger, en persistant à croire ou à laisser croire qu'il essaie de ruser avec l'Allemagne, en supposant qu'il ignore la fable du *Loup et l'Agneau*, c'est

à mon sens plus grave que de l'attaquer, non dans sa personne, mais bien dans ses déclarations. Pour beaucoup, c'est miser sur deux tableaux.

Cette notice était rédigée lorsqu'on eut connaissance de la mise à mort de deux officiers allemands en zone occupée ainsi que de la terrible répression qui s'ensuivit. Je ne puis cacher mon indignation à l'audition des deux allocutions du maréchal Pétain, qui paraît avoir accepté d'ailleurs sans demande d'enquête, comme un fait acquis que le meurtrier ait été un Français. Premièrement ces actes ne sont pas « criminels », comme il l'affirme, ni « inqualifiables », ni « abominables », comme le prétend l'amiral Darlan, mais tout simplement d'une imprudence folle et inconsidérée. Ce sont, en tout cas, des réactions naturelles contre de longues séries de violences. Deuxièmement, le maréchal prétend que ces malheureux fous ont agi sur la pression d'une puissance étrangère. Sous cette qualification, le gouvernement de Vichy a toujours englobé la Grande-Bretagne et la France Libre. La radio de Londres conseille journallement le calme et ordonne la prudence : « Prenez sur vous, avons-nous entendu, de contenir votre colère. » En troisième lieu, examinez bien à quel point le maréchal sait trouver, comme par miracle, les mots qui provoquent l'exaspération. Il a osé inviter nos compatriotes à se faire les indicateurs bénévoles de l'ennemi, à collaborer à l'enquête. Jamais encore on n'avait eu l'audace de prêcher aux Français la dénonciation : dès les bancs de l'école, les maîtres, religieux ou laïques, avaient eu la noblesse de prohiber, voire même de punir le mouchardage. La délation est une impossibilité française, on l'a vu au moment des « fiches ». Je lis d'ailleurs dans un guide-âne pour le confessionnal : « Ai-je rapporté pour faire punir ? » Pourtant le gouvernement français est allé plus loin dans la voie de l'ignominie : la radio de Vichy a donné la publicité voulue à un communiqué militaire allemand promettant la libé-

ration des prisonniers dont les familles auront contribué à « découvrir les menées terroristes contre les troupes d'occupation ». Le maréchal Pétain oublie que la Loire-Inférieure, honteuse d'avoir fourni à la France son plus bas mouchard, s'empressa de donner naissance à un maréchal qui exprima d'une façon aussi énergique qu'elliptique qu'il vaut mieux mourir que se rendre. « N'est-ce pas un acte de vertu, dirons-nous après les Goncourt, en saluant pieusement ces malheureux otages, l'acte de dévouement qui fait donner leur vie à ces privés de gloire, à ces innommés, à ces anonymes de la mort. » Cette affreuse catastrophe apprendra néanmoins à Hitler que le peuple français a une volonté.

#### L'ORDRE NOUVEAU.

J'ai surtout critiqué le maréchal Pétain sur le plan de l'Allemagne, estimant que l'avenir de la France est plus sacré que la personne qui la gouverne, et je me suis abstenu d'employer des vocables pénibles, comme flétrissure, culpabilité ou trahison. Je pourrais d'ailleurs persifler avec Beaumarchais et dire que « sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits ». Mais pourquoi ne pas avouer mon inquiétude sur le plan intérieur ? Tout d'abord et sans m'y arrêter davantage, je suis gêné du ton autoritaire et hautain avec lequel le maréchal s'exprime. On pense malgré soi à cette réflexion d'un personnage du même Beaumarchais : « Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Si je ne veux pas qu'une chose soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité. »

A-t-on surtout pensé à cette forme de volte-face qui a consisté, parce que nous avons été vaincus par les armées

d'un chef totalitaire, à renier nos vieilles doctrines et à adopter la mystique de l'ennemi, si contraire à nos mœurs ? On a fait cela volontairement, ce qui est monstrueux.

Je vais montrer à l'aide de quelques citations l'opinion de la poignée d'intrigants qui entoure le maréchal Pétain, extraites d'une brochure du professeur Georges Claude, *De l'hostilité à la collaboration*. Son livre est destiné à être « une sorte de vade-mecum contre les adversaires de la collaboration » et développe cette thèse que « souhaiter la victoire britannique, c'est souhaiter le retour au pouvoir du Front Populaire » ; par contre, l'entente avec l'Allemagne « libérera la France de l'idéologie funeste née de la Révolution, cultivée chez nous par l'or anglais ». Laissons-lui plus amplement la parole : « A mesure que la victoire allemande se précise, il est à craindre que les fruits d'un rapprochement loyal et digne pour nous diminuent, et que nous ne glissions vers de nouveaux malheurs. — C'est Montoire, adoucissant par sa cordialité ce qu'il y aurait de trop cruel pour les vaincus à se soumettre à la loi du vainqueur, et l'acquiescement du maréchal à cette politique de collaboration dont il faut se rappeler que *l'idée est de lui*. — L'Allemagne s'est mis sur les bras d'organiser l'Europe ; si elle devait le faire avec, en chaque pays, l'hostilité de ses habitants, elle pourrait bien trébucher à la tâche. — Il faut considérer que les Allemands sont engagés dans la plus rude des guerres, et l'on conçoit qu'ils ne veuillent pas la faire avec des sous-alimentés, *même si nous en souffrons*. »

Donc le gouvernement de l'armistice prémédita le renversement de toutes les valeurs françaises, il alla même jusqu'à « renier les motifs d'une guerre juste ». C'est ainsi qu'une brochure officielle prétend affirmer la responsabilité de la France dans la déclaration de guerre en se basant sur le Livre Blanc allemand. De même on donna une large publicité en France à un communiqué allemand, qui en dit long sur ce que doit être la colla-

boration : « La position future de la France en Europe partira du fait qu'elle est co-responsable de la guerre actuelle, qu'elle a perdue, et dont, pour sa part, elle devra supporter les conséquences. » L'Allemagne est logique et nous ne croyons pas que la France puisse éviter momentanément son diktat, mais encore une fois, il n'y a pas de quoi se vanter.

En conséquence, le gouvernement de Vichy fit annoncer à grand fracas qu'un immense procès aurait lieu à la cour de Riom pour châtier les coupables. « Un jour de septembre 1939, déclara le maréchal sans même que l'on osât consulter les Chambres, la guerre fut déclarée. » On nous prévenait en novembre, il y a un an, que le procès continuait à une cadence accélérée. Le 7 décembre, le gouvernement faisait savoir que les pièces de procédure avaient été communiquées aux inculpés et que le jour de l'audience serait fixé aussitôt que possible. Selon les termes officiels, l'information contre Daladier recherchera si l'entrée en guerre de la France n'eut pas lieu en violation des règles constitutionnelles. Bridouin n'est pas mort, mais il est surtout piquant que ce motif soit invoqué par un gouvernement qui a volé à Léon Blum son programme de « mettre la légalité en vacances ».

Sur ce point, je voudrais formuler une observation. L'armistice n'ayant pas été signé par un militaire, mais par le chef du gouvernement, alors Président du Conseil sous le Septennat de M. Lebrun, dans quelle mesure ne devait-il pas être ratifié par les Chambres ? Le maréchal Pétain a dû prévoir le cas, car, sur ces questions de guerre et de paix, l'acte constitutionnel n° 2 ne manque pas d'astuce. Le chef de l'État « négocie et ratifie les traités », donc il est couvert ; mais « il ne peut déclarer la guerre sans l'assentiment préalable des Assemblées législatives », ce qui justifie cette fois aux yeux du gouvernement de Vichy l'inculpation de Daladier.

En faisant ce procès, le maréchal cherchait un bouc

émissaire. Mais que l'ancien ministre de Daladier, M. Georges Bonnet, prenne en l'occurrence une attitude indigne, cela étonne bien des gens. « J'ai lu, écrit Jules Romains, par exemple, l'autre jour, que Georges Bonnet sur qui j'ai porté un témoignage favorable, fournissait une collaboration véhémement aux accusateurs de Daladier, en ce qui concerne le déclenchement de la guerre. Si la nouvelle est exacte, elle n'est pas honorable pour Bonnet. Il sait très bien que tout ce qu'il aurait pu faire en septembre 1939, c'était de retarder la guerre de six mois. Il répondra que ce délai n'était pas négligeable ; et il aura raison en principe. Mais Daladier lui répliquera, ce qui est encore plus vrai, qu'il n'y avait pas moyen de maintenir six mois de plus la nation dans l'état de mobilisation militaire et de crispation psychologique où elle était, ni de l'y ramener six mois plus tard après une fausse détente. Donc céder encore une fois en 39, c'était livrer pour 40 la France et l'Europe pieds et poings liés à Hitler. »

En tout cas, on sentait bien que ce procès n'aurait jamais lieu, j'entends dans les formes légales, et que le gouvernement de Vichy allait édicter une nouvelle loi de prairial interdisant la défense des accusés. En somme on s'attendait à tout, sauf à ce qui s'est produit, c'est-à-dire au rétablissement de l'antique lettre de cachet. Le maréchal s'est arrogé les pleins pouvoirs judiciaires et il vient de condamner les accusés : nous pouvons nous préparer à entendre ou à lire de vieilles rengaines sur l'honneur d'un maréchal français qui ne peut pas se tromper. Lorsque le maréchal eut pris le décret qui lui accordait les pouvoirs judiciaires, Maurras ne put cacher sa joie profonde. Rappelons au leader monarchiste ses véhémentes protestations au moment d'un arrêt célèbre de la Cour de Cassation qui avait prononcé la réhabilitation d'un condamné de conseil de guerre sans renvoi : l'article 445 du code d'Instruction criminelle avait été violé, nous disait l'*Action Française*. Mais il est probablement inutile de dis-

cuter, car Charles Maurras serait assez habile pour nous répliquer : « Je me servais de la liberté au nom de vos principes et vous la refusez au nom des miens. »

Cette façon de procéder, sous prétexte de « lenteurs juridictionnelles », dépasse l'entendement humain. Il importe tout d'abord de signaler l'horrible confusion qui entoure aujourd'hui le mot de « responsabilités ». L'Allemagne et certains hommes de Vichy entendent par là que la France, à la suite de ce procès effarant, pourrait être reconnue responsable du déclenchement du conflit : or s'il est facile de démontrer la volonté de guerre de l'Allemagne, il est impossible de trouver un indice de volonté de guerre de la part de la France. Pourtant Vichy y a prêté en recherchant qui avait intérêt à la guerre, en se demandant si les règles constitutionnelles avaient été observées, enfin en donnant une large publicité à l'hommage perfide de Hitler au maréchal Pétain. Mais n'insistons pas davantage : aucun Français sérieux ne s'arrêtera longtemps sur ce point.

Il s'agit donc des responsables de la défaite. En ce cas, et sans prendre la défense des accusés, nous dirons : Le maréchal Pétain a été généralissime de l'armée française de 1919 à 1931 et, en cette qualité, a pris sur lui la pleine et entière responsabilité de la loi de 1927 sur l'organisation de l'armée ; depuis 1919 jusqu'à la guerre actuelle, le maréchal a siégé au Conseil supérieur de la Guerre et au Conseil supérieur de la Défense nationale. Le maréchal Pétain a été ministre de la Guerre pendant dix mois en 1934. Il a contribué au choix du général Gamelin comme généralissime et l'on n'a jamais su qu'un désaccord avait éclaté entre les deux officiers généraux au cours des séances du Conseil supérieur de la Guerre. Et pour conclure, le maréchal Pétain condamne ses adversaires sans jugement, alors que devant un tribunal il aurait été appelé au moins comme témoin.

Il est évident que le gouvernement actuel, composé surtout de militaires, ne l'entend pas de cette oreille.



Il a fait publier dans le *Temps* du 29 mai un entrefilet anonyme, qui a tout l'air d'un communiqué : « La défaite, — il est moral, il est édifiant, il est utile de le rappeler, — ne fut pas ce qu'on pourrait appeler un accident d'ordre militaire ; la défaite fut l'effet de causes diverses et qu'on retrouve en remontant dans le récent passé de notre pays. » Il me suffit de renvoyer à l'article du général Weygand, paru dans la *Revue des deux mondes*, cité dans ma première étude, qui déclarait que l'armée française était prête, à la préface du maréchal Pétain au livre du général Chauvineau, hostile aux chars. En admettant que les politiciens aient eu des responsabilités, le pays avait confiance dans ses généraux et leur supposait à la fois de la conscience et de la compétence : s'il ne comptait guère sur ses parlementaires, il était tranquille parce que ses chefs se nommaient Pétain et Weygand. Je m'étonne que le maréchal n'ait pas repris à son compte le discours burlesque du maire d'Ivry au bon roi Henri IV : « Sire, je n'ai pas accueilli Votre Majesté par des salves d'artillerie pour dix-huit raisons, la première, c'est que je n'avais pas de canons... »

La vérité, c'est que les chefs militaires ignoraient tout des progrès des armements allemands et même de leur métier, et la preuve vient d'en être fournie par l'un d'eux, le général Brossé, qui a publié dans le *Temps* du 17 juin 1941 une étude sur le plan de campagne allemand de 1940. Il fait la citation suivante de la conclusion d'un rapport allemand, signé par le colonel Hierl : « Le Führer avait reconnu l'importance révolutionnaire du moteur pour la conduite de la guerre, sur terre et dans les airs ; il l'avait étudiée avec soin, en avait déduit toutes les conséquences dans les armements et la conduite des opérations. Il a donc pu agir d'une façon révolutionnaire dans le domaine de la stratégie. » Et voici maintenant les aveux de l'officier français qui, à mon sens, comme technicien, n'avait pas le droit d'ignorer l'ouvrage de Charles de Gaulle : « Le mot *révolutionnaire*,

dit-il, n'est pas trop fort ; les changements apportés à la forme de la guerre par l'emploi généralisé des engins à moteur, terrestres et aériens, ont été si brusques qu'il est impossible de reconnaître là une évolution continue et régulière. Le contraste entre les opérations de 1918 et de 1940 est assurément un des phénomènes les plus surprenants de l'histoire militaire de tous les temps.» C'est ainsi très clair : l'armée française a été battue parce que ses chefs étaient routiniers et non *révolutionnaires*. André Gide en avait déjà fait la remarque pour l'autre guerre : « Quand on lit, dit-il, le général L. ou M., par exemple, dans le *Temps* du 24 octobre 1916, on frémit de songer qu'avant d'être mis à la retraite, cette pauvre cervelle jouait les destinées du pays. Il est beaucoup plus difficile pour les vieux généraux de se dégager des routines où les a maintenus toute leur carrière, qu'à un esprit neuf de ne s'y engager pas du tout.» En tout cas l'on se demande comment la censure de Vichy a laissé passer cet aveu du général Brossé : le gouvernement français ne peut plus guère affirmer que la défaite ne fut pas un accident militaire. La vérité se fait donc jour en France même dès maintenant. Pourquoi donc tant attaquer le général de Gaulle lorsqu'il déclare : « L'effondrement eut des causes militaires. Malgré les avertissements adressés aux gouvernants et au commandement responsable, l'armée française n'était ni organisée, ni armée, ni commandée, en vue de la guerre de surprise, de vitesse, de manœuvre qui répond aux engins mécaniques modernes.»

Les tribunaux s'occupent maintenant d'autres affaires : le gouvernement de Vichy préfère, sans aucun courage, livrer aux mains d'une justice obéissante d'obscurs patriotes qui essaient de s'échapper de la métropole pour continuer à se battre, sous l'inculpation d'espionnage au bénéfice de la Grande-Bretagne. On aurait pu fermer les yeux sur cette autre façon de servir la France, mais « les lâches, dit Jean-Jacques Rousseau, aiment à faire leur

cour aux puissants, en achevant d'accabler ceux qu'ils oppriment».

Le maréchal Pétain a eu l'occasion d'exprimer à plusieurs reprises les principes généraux sur lesquels il compte fonder le régime. D'abord en novembre 1940, à l'occasion de la fermeture de l'Exposition universelle de New-York : « La France restera fidèle toujours aux nobles idéaux constituant l'héritage des deux pays. » Puis ce fut le discours du 12 août 1941 : « Je voudrais rappeler à la grande république américaine les raisons pour lesquelles elle n'a pas à craindre le déclin des idéaux français. Notre démocratie parlementaire, qui est morte, n'avait que peu de traits en commun avec la démocratie des États-Unis, mais l'instinct de liberté continue à vivre en nous. » Entre temps, le maréchal avait pris la parole à la Chambre de Commerce de Lyon le 19 novembre, expliquant qu'il songeait à constituer une vingtaine de provinces, ou plus exactement de régions économiques, groupant six ou sept départements, ayant à leur tête un gouverneur : c'est donc redonner la vie à l'organisation prévue par Clémentel à la fin de la guerre de 1914. Au sujet de la représentation, le maréchal, observant quelque réserve, déclara qu'elle sera probablement constituée par les représentants des organismes professionnels qualifiés, nommés par voie de suffrage et par des notabilités choisies pour les services rendus au pays.

On a pu enregistrer tout récemment un intermède comique. Les Chambres, il ne faudra jamais l'oublier, ont consenti à voter la suspension de la constitution de 1875, sous la promesse qu'elles seraient maintenues jusqu'à leur remplacement par les assemblées auxquelles donnerait naissance la nouvelle constitution. Ainsi les parlementaires conservaient un peu d'influence dans leurs circonscriptions et surtout continuaient à toucher leur traitement : on les mettait en congé payé. Le chef de l'État français vient de les éloigner de la cour, tout comme autrefois le grand Roi privait du séjour à Versailles les

courtisans qui cessaient de lui plaire. Le 29 août 1941 paraissait au *Journal Officiel* le décret suivant :

« ARTICLE PREMIER. — Les bureaux, les services législatifs et administratifs, les questures du Sénat et de la Chambre des députés sont transférés à Châtel-Guyon.

« ARTICLE 2. — Le fonctionnement du bureau des Chambres, l'exercice par les membres de ces bureaux de fonctions individuelles et les réunions officieuses de membres du Parlement ne pourront avoir lieu dans le département de l'Allier. »

Mais passons à des choses plus sérieuses et examinons la politique intérieure du gouvernement de Vichy. Pour cela je me servirai de quelques détails, car c'est surtout par des traits caractéristiques que je pourrai donner une idée sur l'ensemble du système. En effet, les textes organiques peuvent paraître anodins, d'abord parce que les vocables politiques traînent partout, qu'on a employé d'anciens mots précisément pour ne pas effrayer la clientèle : toute propagande est un peu publicitaire. Toutefois une remarque préliminaire de Maritain est à citer :

« Lorsque vous entendez des hommes d'État ou des journalistes critiquer les vices du vieux libéralisme et proclamer que le sens de l'autorité, comme celui de la liberté, est inhérent à la vraie démocratie, demandez-vous à quelle sorte de termes le *mais* se rapporte dans leurs phrases. S'ils disent : la liberté mais l'autorité, l'égalité mais la hiérarchie, la justice mais la discipline, la fraternité mais l'ordre, tenez pour probable qu'en réalité ils détestent la démocratie. Le terme dur venant après le *mais* annihile le terme doux qui précède. Si au contraire c'est le terme doux qui vient après le *mais*, il n'annihile pas le terme dur qui précède, il l'équilibre et l'humanise. C'est pourquoi nous devons dire : l'autorité mais la liberté, la hiérarchie mais l'égalité, la discipline mais la justice, l'ordre mais la fraternité. »

Le gouvernement de Vichy prétend d'abord rétablir le règne du catholicisme. Avec Maritain, nous déclarons qu'il « n'est pas heureux pour l'Église de France que la justice qu'on lui rend lui soit rendue par le gouvernement de l'armistice ». D'ailleurs, il faut bien le dire, les discours du maréchal Pétain ont un précédent fâcheux : ils ressemblent trop aux propos qu'Anatole France prête à l'abbé Lantaigne dans *l'Orme du Mail*. Je veux m'exprimer en tant que catholique. Nous n'aimons pas, nous catholiques, qu'on se serve de l'Église, il est temps que des voix s'élèvent contre l'attitude présente du maréchal Pétain. Il faut le dire et le redire : il se sert de l'Église, mais il ne sert pas l'Église. Oh ! nous savons bien qu'une partie du haut clergé, des prélats, le suit ou semble le suivre, en reprenant une formule déjà utilisée par l'évêque français, « l'acceptation pure et simple du gouvernement, sans arrière-pensée, avec la loyauté parfaite qui convient à un chrétien ». Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons dans notre histoire une telle situation. « Plusieurs prélats ne sont pas l'Église et n'engagent pas l'Église, les juges de Rouen l'ont bien fait voir. » On peut citer aussi une lettre de saint Bernard aux évêques de France, orgueilleux et fastueux, pour leur rappeler que leur devoir était d'aimer, et il leur montrait les pauvres, ceux qui avaient faim. Sous Louis XIV, c'est en vain que le Pape prescrit aux évêques de résider dans leur diocèse : beaucoup d'entre eux lui préférèrent le séjour de Versailles pour faire leur cour au monarque. Mentionnons également la position intransigeante prise par les évêques en 1789 au moment où tout le bas clergé rejoignait le Tiers-État dans la Salle du Jeu de Paume. Durant le Premier Empire, les évêques français firent rédiger un catéchisme avec « un chapitre dictatorial sur les devoirs de sujets » ; certains n'hésitèrent pas à insérer dans leur mandement des appels à la conscription. Évidemment les prélats français sont prêts à recevoir du maréchal l'appel suivant : « Les évêques sont des préfets spirituels.

Je les protégerai, puisqu'ils m'appartiennent. Et par eux je tiendrai les gardes champêtres des âmes : les curés.»

« Il est éminemment souhaitable, écrit Maritain, que les clercs ne s'occupent pas des affaires du siècle, que les curés ne fassent pas de politique au Village, que les évêques s'inquiètent peu des vicissitudes gouvernementales, qu'on ne voie pas des prêtres et des religieux animés d'une passion brûlante pour un parti.» Donc une fraction de l'épiscopat français ne se conforme pas à cette sage conduite et contresignerait avec joie ces extraits du mandement qu'Anatole France attribue à son évêque de l'*Anneau d'améthyste* : « Votre regard, Monsieur le Président, est trop perspicace pour n'avoir pas reconnu l'Église et ses fidèles à la tête des soutiens de l'ordre et des puissances. Ils y étaient au premier rang, saluant avec respect, avec confiance, l'armée et ses chefs. Vous trouverez en nous les plus sûrs appuis de la règle et de l'autorité.» Dépassant le ministre de l'Instruction Publique Ripert, le cardinal archevêque de Lyon a déclaré, en pleine cathédrale : « Remarquez-vous, Monsieur le maréchal, que les appels vibrants de la foule se firent entendre pendant deux heures aux cris de Vive Pétain, Vive la France. Mais il n'en était qu'un seul ; car Pétain est la France et la France aujourd'hui, c'est Pétain.» Nous la connaissons, cette histoire du monopole du patriotisme, c'est celle des Trublions : « Et ne crioient pas tant seulement « Longue « vie au vieil coronel ! » ains crioient encore sans répit qu'ilz, amoient la cité. En quoi ils faisoient griève offense aux aultres citoyens, en donnant à entendre que ceulx-ci, qui ne crioient point, n'amoient point la cité maternelle et doux lieu de naissance. Ce qui est imposture manifeste et insupportable injure.»

Ces incursions d'une partie de l'épiscopat français dans le domaine politique présentent un grave danger, c'est d'appeler l'intolérance. En tout cas ces objurgations n'auront aucune influence sur le problème immédiat : le devoir du chrétien est tout tracé, derrière le Souverain

Pontife. c'est de lutter contre l'hégémonie totalitaire sur la vie des consciences. Le Saint-Siège a solennellement condamné le national-socialisme. Le cardinal Verdier, dès les premières heures du conflit, invitait le peuple catholique de France à embrasser cette guerre comme une véritable croisade dont dépendait l'avenir de la civilisation européenne.

Il est lamentable, en outre, que le traité d'armistice contienne une clause stipulant la livraison des réfugiés politiques : ainsi autrefois, le duc de Bourgogne livra-t-il sa prisonnière Jeanne d'Arc. Mais nous voulons aussi attirer l'attention sur une législation que l'Allemagne nous a imposée, et que le gouvernement de Vichy, avec sa servilité coutumière, fait sien avec joie. Il s'agit des mesures contre les Juifs. Tout d'abord l'exposé des motifs invoqués est un scandale, parce que les termes en sont d'une odieuse ingratitude envers tous les étrangers qui ont pleuré sur les récents malheurs de notre pays. « Dans ces circonstances douloureuses, écrit-on, il apparaît légitime que nous désirions supporter cette souffrance entre nous, entre vrais Français. » Que les temps sont changés depuis le jour où la France, par sa Déclaration des Droits, adressait un message à l'humanité entière !

Mais voyons le fond de la question. « Ne restaurons point les préjugés barbares, écrivait jadis Anatole France. Ne recherchons pas si un homme est juif ou chrétien, mais s'il est honnête et s'il se rend utile à son pays. » Comme chrétien, comme démocrate, je ne puis être antisémite, quels que soient les griefs, vrais ou supposés, que l'on puisse invoquer contre la collectivité juive. « Spirituellement, a déclaré le Pape Pie XI, nous sommes des sémites. » Qui est donc antisémite ? Cela vaut la peine d'être examiné brièvement. Les démagogues, comme Hitler et Mussolini. C'est pour eux un excellent alibi, une pâture à donner pour faire ingurgiter à leur peuple un médicament plus amer. La bourgeoisie possédante. Sans doute. mais qu'elle se méfie, car l'on a contre elle, sur

ce point, un argument terrible, c'est qu'elle jalouse l'adresse des juifs, lesquels réussiraient mieux et plus vite qu'elle à réaliser des fortunes. Et les motifs philosophiques de pleuvoir : on les connaît pour les avoir entendu rabâcher, et notamment ce mélange, chez le juif, d'esprit révolutionnaire dissociateur et d'habileté au négoce. Certains écrivains de parti emboîtent le pas, montrant à nu cette jalousie. Je ne mentionnerai que le passage suivant, rédigé en 1931, qui sent la pauvreté des élucubrations de réunions électorales : « Cahen d'Anvers est aux Bergeries, Rotschild à Ferrières et au Vaux de Cernay, dans l'abbaye fondée par Blanche de Castille, Hirsch à Marly, à la place de Louis XIV, Ephrussi à Fontainebleau, à la place de François I<sup>er</sup>, le Dreyfus des guanos à Pontchartrain. » La France se serait-elle mieux portée et Jacques Bonhomme aurait-il été plus heureux si tous ces Palais royaux avaient appartenu à M. de Wendel, du Comité des Forges ? En tout cas, l'antisémitisme français vient de perdre un de ses arguments, si florissant au moment de l'Affaire, le combat contre les juifs à cause de leur internationalisme et leur manque d'ardeur patriotique : aujourd'hui les tenants de l'antisémitisme prêchent la collaboration avec l'Allemagne. Il est enfin particulièrement pénible pour l'histoire de l'armée française que les décrets antisémites aient été signés par le maréchal, ancien commandant en chef, qui a trouvé bon, en 1914-1918, que sous ses ordres les Israélites risquent leur vie pour la France.

Sur le plan législatif interne, nous avons toujours pensé que la tâche du gouvernement était de durer avec passivité, de ne pas se livrer à des récriminations verbales sur le passé, de ne pas prôner la collaboration avec les Allemands, de ne pas légiférer sur tout, comme si l'ennemi n'était pas là. Il ne faut pas s'y tromper, le gouvernement de Vichy, à cause de l'emprise de l'Allemagne, à cause du morcellement du pays, ne peut prendre que des décisions de circonstance : pourquoi veut-il légiférer pour



l'éternité ? C'est pourtant ce qu'il fait et, comme de juste, on aboutit au galimatias, à un verbiage solennel, bien inférieur dans la forme à l'emphase de la Révolution, qui nous fait aujourd'hui sourire. L'essentiel des proclamations du maréchal Pétain se trouve dans les déclarations de Guizot : « Fondez votre gouvernement, affermissiez vos institutions, éclairez-vous, enrichissez-vous, améliorez la condition morale et matérielle de la France. » Ce qui faisait dire à Lamartine : « Si c'était là le génie de l'homme d'État chargé de diriger un gouvernement, mais il n'y avait pas besoin d'un homme, une borne y suffirait. » Ajoutons que, dans ces textes législatifs, les seuls mots qui portent sont agressifs, sans vouloir rien dire, sans être efficaces et ce sont les insultes qu'un peuple pardonne le moins. Voyons quelques citations :

« Le régime nouveau sera une hiérarchie sociale. Il ne reposera plus sur l'idée fautive de l'égalité naturelle des hommes, mais sur l'idée nécessaire de l'égalité des chances données à tous les Français de prouver leur aptitude à servir. Seuls le travail et le talent deviendront le fondement de la hiérarchie française. L'histoire est faite d'alternances entre les périodes d'autorité dégénéralant en tyrannie et des périodes de liberté engendrant la licence. L'heure est venue pour la France de substituer à ces alternances douloureuses une conjonction harmonieuse de l'autorité et de la liberté. » Et l'on n'est pas peu stupéfait de voir reprendre le thème des révolutionnaires de 1848 : le droit égal de tous les Français au travail. Quant au reste, on pourrait croire qu'il a été emprunté au *Dictionnaire des Idées reçues* de Flaubert, où on lit : « Bases de la société sont la propriété, la famille, la religion, le respect des autorités. En parler avec colère si on les attaque. »

On a discuté à perte de vue sur la légalité ou la non-légalité des syndicats de fonctionnaires et l'on sait que ces discussions n'ont pas abouti, parce qu'elles ne pouvaient pas aboutir. La proclamation du maréchal Pétain

croit engendrer l'harmonie universelle en déclarant : « Les organisations professionnelles éviteront les conflits, par l'interdiction absolue des « lock-out » et des grèves, par l'arbitrage obligatoire des tribunaux du travail. » Il est extraordinaire que l'on n'ait pas aussi légiféré sur les orages, les pluies, les grêles, les tremblements de terre. Comment ne voit-on pas que ce n'est pas à l'aide de textes législatifs que l'on résoudra les heurts sociaux ?

Aucune flamme, aucun idéal dans ces proclamations. Par exemple : « Que la classe ouvrière et la bourgeoisie fassent ensemble un immense effort pour échapper aux routines de paresse et prennent conscience de leur intérêt commun de citoyens dans une nation désormais unie. »

Enfin on se plaît à dire que le maréchal Pétain s'entoure de techniciens, mais il y a peu de temps que le docteur Carrel poussait un cri d'alarme parce que nous avons trop de spécialistes et vraiment, on peut dire que les techniciens de la finance et de l'armée ont fait faillite durant les dernières années. Déjà Rousseau s'écriait : « Nous avons des physiciens, des géomètres, des chimistes, des astronomes, des poètes, des musiciens, des peintres : nous n'avons plus de citoyens. » Le danseur de *Zadig* est supérieur aux plus habiles spécialistes. « Il a fallu la guerre, note André Gide dans son *Journal*, pour m'amener à douter de la valeur des *compétences*, pour me persuader qu'un spécialiste peut se blouser comme un autre homme, et que j'avais autant qu'un autre le droit, même le devoir de parler. » La solution n'est pas là, mais bien dans une remarque profonde de Rodin : « Si vous avez visité quelque *campo santo* d'Italie, écrit le grand artiste dans son testament, sans doute avez-vous remarqué avec quelle puérité les artistes chargés de décorer les tombeaux s'attachent à copier, dans leurs statues, des broderies, des dentelles, des nattes de cheveux. Ils sont peut-être exacts. Ils ne sont pas vrais, puisqu'ils ne s'adressent pas à l'âme. Le grand point est d'être ému, d'aimer, d'espérer, de frémir, de vivre. »

Les modèles qu'on prétend imiter, ce sont les pouvoirs totalitaires. Hitler a réussi cette chose incroyable, de parquer les humains comme des bêtes. Nous ne faisons pas allusion aux camps de concentration, nécessaires pourtant à ma démonstration : on pourrait les assimiler aux enclos particulièrement protégés pour enfermer les animaux les plus dangereux. Mais l'Europe est devenue un vaste parc zoologique, où les êtres ne profitent que d'un espace mesuré, où la nourriture est parcimonieusement répartie. Quelle sombre tristesse que cette nouvelle société, dans laquelle les communications avec les semblables représentent une douloureuse expérience, destinée à mettre en commun les tristesses les plus âpres et notamment la torture que peut être l'absence de nouvelles des amis les plus chers. Et nous n'insistons pas sur la manie de persécution qui doit sévir dans des cerveaux hantés par l'habitude de se méfier de tout et de tous. Tel serait « l'ordre nouveau », car il ne faut pas s'imaginer, avec optimisme, que la situation générale changerait avec la conclusion d'un traité de paix. Que peut bien signifier, dans la conception hitlérienne, un pacte de plus ? L'ordre nouveau, ce serait simplement la vie telle qu'elle avait été organisée en Allemagne même depuis l'avènement du nazisme : l'installation du système en Germanie, ce furent les grandes manœuvres d'une plus vaste entreprise, mais la philosophie en serait identique. Dans l'Europe asservie, les Allemands sont arrivés à leurs fins : tuer beaucoup sans rien risquer.

Chose curieuse, la réalité avait été prévue par le plus doux des hommes, Jules Lemaitre, qui s'amusa, en 1886, à établir des pronostics sur la littérature de l'année suivante. Il écrivait : « L'optimisme de M. Renan ira croissant. Il publiera un nouveau drame philosophique intitulé *Le Dernier Pape*. Cela se passera au vingtième siècle. Le pape Pie XI annoncera par une suprême encyclique (*Gaudeamus, fratres*) à ce qui restera du monde chrétien qu'il remet ses pouvoirs aux mains de l'Académie des

sciences de Berlin. Il croira le temps venu de la solution oligarchique du problème de l'univers. A ce moment, l'élite des êtres intelligents, maîtresse des plus importants secrets de la réalité commencera de gouverner le monde par les puissants moyens d'action dont elle disposera, et d'y faire régner, par la terreur, le plus de raison et de bonheur possible.»

Les régimes dictatoriaux, d'où qu'ils viennent, ne peuvent que tendre à l'organisation de la haine, et non pas au nom d'un intérêt, mais ce qui est plus grave, au nom d'un principe. Que fait-on en ce moment? On impose des textes organiques pour régir les Français. Mais déjà l'on nous assure que la « Révolution nationale » n'est pas encore devenue un fait. Pourquoi? « C'est parce que, nous dit le maréchal Pétain, entre le peuple et moi-même, s'est élevée une double barrière construite par les partisans de l'ancien régime et les serviteurs des syndicats. » Et les arrestations commencent, suivies de condamnations, procédés qui préparent des rancunes et des vengeances : nous connaissons déjà dans notre histoire la Terreur Blanche après la Terreur tout court. On semble oublier en France que c'est le gouvernement absolu qui forme les républicains : « elle était si belle sous l'Empire », affirmait Forain. Une constatation s'impose en tout cas, c'est que le régime actuel s'aperçoit que « la République ne se laisse pas facilement mettre dehors et qu'elle n'est pas aussi bonne fille qu'elle en a l'air ».

Pour l'instant, depuis la guerre germano-russe, on appelle les opposants des communistes : quand on veut noyer son chien, réplique le bon sens français, on dit qu'il a la rage. Nous n'ignorons d'ailleurs pas que l'organisation communiste persiste en France, c'est même le seul groupement politique qui ait subsisté. Mais son action devient, par la force des choses, anti-allemande et, par conséquent, patriotique. C'est un commencement de passion désintéressée qu'il faudra cultiver.

La police de Vichy a donc été renforcée et l'on a créé

un parti politique unique, sur le modèle des régimes hitlérien et fasciste, formé par la légion des anciens combattants, auxquels on a adjoint des éléments plus jeunes, les « Volontaires » de la Légion, en fait, une police d'information et de surveillance. Cela donne une certaine actualité au mot de Louis Veillot : « Nous avons du sergent de ville pour longtemps. » Le but de la Légion nous est connu par les instructions de Vichy, qui rappellent à la fois les cellules communistes et les escouades de la Gestapo : « Il faut que dans chaque coin de France il y ait un homme du maréchal, la mission de cet homme est claire, elle consiste à exiger de tous les Français tous les efforts nécessaires pour rendre la France à nouveau puissante. Formez un groupe dans l'usine, l'administration, la banque où vous travaillez et faites-en un centre de rayonnement légionnaire. » Les instructions du 26 février et du 30 avril 1941 donnent à la Légion la mission de « seconder l'action des pouvoirs publics, de les renseigner et de les éclaircir sur ce qui se passe dans le pays, sur tout ce que pense et souhaite l'opinion. Ceux qui ont eu l'idée de créer la Société des *Amis du Maréchal* ont aussi pensé que « leurs groupements naturels seraient capables de renseigner le maréchal, de briser les tentatives de sabotage moral de son œuvre, de désigner les essais de sabotage administratif ». D'autre part, les syndicats ouvriers ont été dissous et remplacés par une organisation unique. La législation leur prescrit, en dehors de leurs intérêts professionnels, de surveiller les activités politiques contraires aux intérêts généraux du pays. Tels sont les commentaires vivants donnés à la proclamation du maréchal en date du 13 août 1940 : « La France nouvelle réclame des serviteurs animés d'un esprit nouveau, elle les aura. » Mais cela ne va pas tout seul, si l'on en croit cet entrefilet de Wladimir d'Ormesson dans le *Figaro* : « Ce qu'il faut, c'est faire de l'ordre, l'ordre vrai qui n'est pas une police mais une harmonie : c'est encore faire de la vie. On ne crée rien dans la

dispute.» C'est le cas où jamais de chanter avec Béranger :

*N'allons point en Germanie  
Chercher les règles du bon goût.*

Ajoutons que certains fonctionnaires ne seront plus recrutés au concours, mais au choix, que la plupart devront prêter serment au chef de l'État, qu'on vient de créer des tribunaux spéciaux qui ressemblent singulièrement aux Cours prévôtales du Consulat.

Au fond, ce qu'on nous offre, c'est précisément un régime de facilité politique, c'est-à-dire un antagonisme dirigé contre une classe, une race, et peut-être l'intolérance en faveur de la religion chrétienne, qui doit et désire s'en passer. Nous savons que les hommes aiment mieux ces idées de lutte que des sentiments qui s'acheminent vers un idéal.

Reste donc à examiner l'idéal du gouvernement de Vichy. « Je suis catholique d'État, pourrait dire le maréchal. J'estime que les idées religieuses sont essentiellement moralisatrices et qu'elles contribuent à donner au populaire des sentiments humains. » Le maréchal veut laisser croire qu'il restaure le catholicisme ; c'est faux, il ramène l'esprit clérical : au lieu d'un leit-motiv sur l'autorité, en ces temps douloureux, on se serait attendu à une paraphrase du Sermon sur la Montagne. Si le catholicisme, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, n'a pas donné les résultats espérés, la faute en est aux régimes du Premier Empire et de la Restauration, pour lesquels la religion n'était que le « complément de l'ordre public », et le clergé une sorte de « gendarmerie sacrée ». C'était la thèse de Montesquieu. Je viens de le dire, le gouvernement de Vichy se sert de l'Église et réclame sans doute plus de religion dans le peuple. On rejoint ainsi dans le domaine philosophique, le déisme de Voltaire, qui voulait une cité bien policée et sensible à la peur, et sur le plan politique, le césarisme. Combien de ministres actuels souscrivent en secret à cette maxime de Napoléon : « Une

société ne peut exister sans l'inégalité des fortunes, et l'inégalité des fortunes sans religion. Quand un homme meurt de faim à côté d'un autre qui regorge, il lui est impossible d'accéder à cette différence, s'il n'y a pas là une autorité qui lui dise : Dieu le veut ainsi, il faut qu'il y ait des pauvres et des riches. Mais ensuite, et pendant l'éternité, le partage se fera autrement.» Il était ainsi commode de ravalier la religion au rang d'une illusion consolante. Charles X en jugeait de même lorsqu'il s'adressait au cardinal de Clermont-Tonnerre, qui d'ailleurs accepta la leçon : « Les évêques peuvent demander au roi des améliorations pour la religion, mais pas par des pastorales adressées aux peuples, auxquels ils ne peuvent parler que de leurs devoirs. » Disons-le nettement, c'est anti-chrétien de s'exprimer ainsi : il y a deux pouvoirs, le politique et le moral, l'un subordonné à l'autre, comme le dit textuellement Maritain. Léon XIII a dit dans une de ses Encycliques : « Dieu a réparti entre le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil le soin de procurer le bien du genre humain. Chacun d'eux, dans son ordre, est souverain. » C'est donc blasphémer contre la Providence que d'inculquer aux pauvres l'idée qu'ils n'ont qu'à rester pauvres et que leur salut éternel compensera pour eux les privations d'ici-bas. Avec quelle autorité la bourgeoisie qui faisait fuir ses capitaux à l'étranger pour échapper aux charges publiques peut-elle prêcher au peuple la résignation ? Car c'est précisément la seule vertu chrétienne que la bourgeoisie ait su imposer au peuple. Et l'on s'étonne que le peuple connaisse si mal le christianisme. La noblesse d'antan voulait également, suivant l'épigramme de Beaumarchais, « que le pauvre fût sans défaut », ce qui lui attirait cette réplique aussi impertinente que juste : « Aux vertus qu'on exige d'un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ? »

Gaston WIET.

## LE RÊVE D'UNE GÉNÉRATION DEVIENDRA UNE RÉALITÉ.

J'ai toujours beaucoup souffert de l'aspect morne et laid des villes, que dirai-je de la misère de bien des quartiers de notre Capitale et même de l'Égypte entière ?

En feuilletant cette année des revues illustrées, j'ai constaté avec peine les destructions de certaines cités, il y a encore peu de mois florissantes. Malgré moi, je les ai comparées à nombre de nos quartiers qui, semblerait-il, ont souffert de raids massifs.

Pourquoi, puisque nous sommes tous plongés dans la laideur et la souffrance et que malgré tout nous devons vivre, ne pas songer à réaliser nos rêves de reconstruction du monde et des êtres humains ? Et ceci, en considérant d'abord le problème de l'habitation.

La demeure, c'est le nid, le foyer. Celui-ci crée la famille, première cellule de la société et sans laquelle le monde — un monde viable — ne saurait exister.

Une petite demeure pour chacun, c'est un espoir pour tous. S'il se réalise, il peut métamorphoser du tout au tout notre pauvre peuple égyptien qui, dans nos luxueuses cités, vit encore en nomade... sinon en paria.

Nous sommes en Afrique, en Égypte, terre de sable. Donc pourquoi ne pas bâtir suivant les conditions du sol, du lieu,



et à peu de frais, faire quelque chose d'agréable pouvant donner goût à la vie ?

On pourrait, par exemple, créer de petits quartiers composés de maisonnettes à un étage. Elles logeraient le menu peuple, des familles de fonctionnaires et de boutiquiers. Chacun de ces îlots ou « cités » si l'on veut, serait approprié aux conditions de vie et aux ressources matérielles de ses habitants.

Où, me direz-vous, surgiront ces cités populaires et avec quoi les construirez-vous ?

Mais partout où nous avons des amas de décombres, et ceci ne nous fait pas défaut ! Ce que je propose c'est, d'une part, de bâtir sur ces *tumuli* de débris de toutes sortes et, d'autre part, d'employer ces décombres mélangés à la chaux afin d'obtenir une sorte de béton solide et à bon marché pour les murs de construction. La chaux se trouve à bas prix dans le pays.

Le moyen d'élever ces murs de pisé est des plus simples, voire même rudimentaire. Il suffirait d'un coffre en bois de deux mètres ou plus de long sur environ un mètre de haut. Un maçon et deux manœuvres monteront le mur. Ainsi, autrefois ont été élevées les murailles de Marrakech et qui durent encore depuis plus de mille ans.

De la sorte seraient réglées à la fois la question de l'enlèvement de ces débris et celle de la fourniture du principal matériel destiné à l'édification de la nouvelle petite cité.

L'habitation se composerait d'un petit rectangle entouré de murs. Quatre pièces ; au centre : une cour. Le tout blanchi à la chaux à l'intérieur et à l'extérieur. Les fenêtres pourraient par exemple être peintes en bleu. Et si je dis bleu c'est, si je ne m'abuse, que nous possédons cette couleur à la fois reposante et en harmonie avec notre ciel. Pour ce qui est de la couverture de la maison, si le bois fait défaut, il sera aisé d'utiliser le dattier.

Selon le quartier et les moyens pécuniaires des habitants, on peut aussi faire une petite cité en briques crues, en briques cuites, en briques alternant avec des pierres... et même en cette dernière matière. Le tout naturellement blanchi à la chaux.

La plus grosse dépense affectera les canalisations d'eau potable, les égoûts, la chaussée. Dans les quartiers pauvres cette dernière serait faite avec les débris concassés et passés au rouleau compresseur. Ainsi ont été, au Maroc, tracées des routes où malgré la pluie et le passage de lourds camions, il n'y a encore ni ornières ni crevasses, grâce à un intelligent entretien.

Ces cités que je propose ne seraient ni une prison ni une cage, grâce à la cour intérieure. On y verrait renaître l'amour des fleurs. Chacun pourrait y planter, s'il le voulait, des fleurs ou des arbres fruitiers : orangers, citronniers, mandariniers. Et je dirai même, si l'on devait dans ce pays de lumière faire des haies — pourquoi ne pas exiger selon chaque quartier ou chaque rue de petites haies de bougainvilliers orange, pourpres ou violets ? Quel éclat, quelle gaité, quelle joie, quel joli contraste formerait cette architecture simple en ses lignes se fondant harmonieusement dans le paysage fleuri et le ciel !

Ces demeures pourraient avec le temps devenir la propre demeure et le foyer de chacun. Il suffirait de permettre à tous de s'acquitter peu à peu du montant du prix de la maison, l'État fournissant et le terrain à bâtir et les décombres qui en seraient le matériel fondamental. Par la suite, avec le montant des petits loyers, l'État rentrerait dans ses fonds qui, en eux-mêmes, n'avaient qu'une valeur négative.

De la maison naîtrait peu à peu la vie de famille. La sécurité donne droit au mariage. Du mariage naîtraient des enfants. Par la propreté physique et morale le niveau des mœurs irait s'élevant. Et au lieu de s'adonner à des plaisirs malsains et

destructeurs du foyer, la distraction et la joie, on les trouverait chez soi sans même les chercher.

En permettant à chacun, selon ses moyens, de vivre mieux, c'est-à-dire plus décemment, vous ouvrirez l'horizon de chacun. Ainsi se fera jour le désir de se transformer et de s'améliorer. Dans la décence du style de vie dont la base est l'habitation, notre pauvre peuple retrouvera le sentiment de la dignité et l'espoir. Peu à peu, les arts reflouriront. Les masses pauvres et quasi abandonnées à leur triste sort retrouveront le chemin exact du véritable progrès qu'elles ont malheureusement perdu depuis longtemps.

Loin d'être un rêve irréalisable, le plan que je propose est d'une exécution des plus faciles.

Pensez-y un moment. Que ne peut-on créer avec les principes de construction et de travail manuel d'autrefois, avec notre peuple à la pensée et au cœur toujours encore d'autrefois et en qui tout sommeille depuis des siècles et des siècles !

Par elle-même, la construction de la maison ressuscitera nombre de petits métiers en voie de disparition ; elle permettra ainsi d'arrêter cette plaie sociale qui s'appelle le chômage et qui dans notre pays d'artisans nés ne devrait pas exister.

Considérons, en effet, tous les métiers qui seraient utilisés pour la construction de la maison. Il y faudrait des maçons, des couvreurs, des charpentiers, des menuisiers, des serruriers, des vitriers, des peintres, etc. Et encore dans ce pays d'argile, les tuiles, motifs adorables qui coupent la monotonie, pourraient apparaître... et, avec elles... les tuiliers. A leur tour les petits apprentis ne pourraient-ils pas devenir de bons ouvriers, des maîtres aimant leur métier et ne cherchant qu'à le perfectionner ?

D'autre part, dans la construction de la maison — nécessité primordiale pour notre peuple — il serait facile de stimuler le goût au travail et le goût du beau, en général.

Par exemple, en organisant de petits concours auxquels prendrait part le menu peuple des travailleurs et des artisans. Le sujet en serait l'exécution du plus joli carreau, de la serrure la plus facile à ouvrir, d'une porte, d'une fenêtre et même d'un clou. Car, un beau clou peut être lui aussi une sorte d'œuvre d'art. Celui qui, en la matière proposée, aurait exécuté la plus belle pièce du concours aurait la satisfaction et l'honneur de voir son modèle reproduit dans les maisons de la cité.

Sans crainte de me répéter, je dirai : que ne peut-on créer en s'inspirant des principes d'autrefois, avec ce peuple à la pensée et au cœur si attaché au passé ? Oui, que ne peut-on créer en remuant le meilleur de lui-même, et qui en lui sommeille encore et l'accable au lieu de le soutenir ?

Ce n'est, en effet, qu'avec les métiers manuels que nous verrons diminuer le chômage. Dans ce domaine, ainsi que je l'ai esquissé brièvement, il y aurait tant à faire ! Pour ce qui est de la chaux, on pourrait employer de très vieilles gens et de jeunes enfants. Ainsi de même pour le nivelage, le ratisage... Il y aurait, en somme, du travail pour tous les âges et pour un minimum très restreint de capacités, comme par exemple passer le clou au vieil ouvrier, balayer sommairement, porter les outils, les rapporter et les ranger, etc.

Songez-y profondément. Il n'est pas admissible de nos jours d'accepter plus longtemps le spectacle de nos semblables sans foyer. Je parle ici pour l'Orient, et en particulier pour l'Égypte. Ce qui nous fait défaut, c'est avant tout, l'esprit d'initiative, de création, d'imagination. Pour permettre à notre peuple de les retrouver, de les renouveler et, par là, de se recréer, le moyen le plus humain à la fois, le plus logique et le plus sain, c'est la maison.

Au cours de sa longue histoire, il me semble que l'homme commence à créer, à réaliser, à s'éduquer, à s'améliorer, à sortir du plan de l'instinct animal pour entrer dans un monde

où le cœur et l'esprit tiennent dans sa vie la plus grande place. Et cela, au fur et à mesure qu'il transforme son habitation.

Pour nous, ici, où tout est à refaire, où nous ne pouvons espérer que cette métamorphose s'opère comme par miracle par notre peuple, il est peut-être de notre devoir de l'aider afin de lui permettre de se retrouver. Intelligemment guidé et soutenu, il retrouvera alors sa propre voie, son art propre, son esprit véritable et... sa langue même.

C'est d'abord en lui donnant les moyens de se construire simplement une maison, en prenant en considération le sol, le climat, voire même les habitudes, les coutumes, les traditions. Car, ne le perdons pas de vue, c'est la petite maison qui ouvrira l'horizon sain, plein d'avenir. L'espoir renaîtra en chacun.

Les oiseaux font leur nid, ils le préparent. Une fois que cette fragile demeure est faite, les petits peuvent venir. Il en est de même pour tous les animaux. Alors, seul l'homme n'aurait pas droit à l'abri, à la vie saine. Il n'aurait pas droit à la raison même de son existence : le foyer. Enfin pourquoi les terrains à bâtir sont-ils si chers et les constructions si chères, et si chers les loyers ? S'il y a vraiment progrès, au moins dans le domaine matériel, comment se fait-il que l'homme soit condamné à vivre sans logement, sans abri ?

Pour ce qui est de notre petite bourgeoisie, bien plus près du peuple qu'on le pense, je suis sûre qu'elle finirait par acquérir sa demeure. Honnête, laborieuse, notre petite bourgeoisie fait de grosses dépenses pour faire instruire ses enfants. Au sortir des universités et plus tard encore, ceux-ci, tels leurs parents, gagneront péniblement leur vie et seront encore obligés, pour sauver les apparences, de faire des dépenses au delà de leurs moyens.

Si, dans ce cas, vous songez au prix des vêtements, des chaussures, des transports, et ajoutez encore l'entretien de

l'épouse et des petits... vous aurez une bourgeoisie héroïque, parce que sacrifiée, mais peu florissante, la santé étant précaire dans un corps sous-alimenté... n'est-ce pas pousser une classe des plus intelligentes de notre peuple vers le dévoiement ou la révolte imbécile?

Enfin, que dire de la petite maison pour tout le bien moral et matériel qu'elle apporterait à la situation de la femme? Grâce à la petite maison, la femme deviendrait graduellement et réellement l'épouse respectée, la compagne écoutée, la mère, le soutien moral. En un mot, l'ange du foyer, qui le garde, l'entretient, le protège et le fait rayonner.

Si chacun de nous, quel que soit le pays où il est né, regarde au fond de lui-même... eh! bien, pour lui, la patrie, c'est d'abord le foyer, si humble soit-il, le foyer maternel du souvenir qui s'attache à notre âme et la force d'aimer, oui, ce dont nous sommes formés, notre pensée, notre cœur, nos aspirations, le souvenir vers lequel nous nous tournons, c'est la maison. C'est d'elle que partent nos sentiments, nos amours, nos passions, nos désirs et jusqu'à nos haines. Le bon, le mauvais, le beau, le laid c'est toujours du nid qu'ils prennent essor. Le nid, le foyer c'est avant tout notre mère. Selon la profondeur de notre amour, de notre affection, de notre respect ou de notre déchéance, elle nous apparaît grande sage, belle, ou au contraire mesquine, laide, cruelle. Le foyer, c'est la structure de la vie sociale. Il en forme les bases, les assises. Celles-ci seront saines ou malsaines selon que le foyer aura ou non une base stable et solide. Ce n'est qu'en tâchant toujours de nous améliorer et de nous embellir que nous améliorerons et embellirons le sort de nos semblables qui, pareils à nous, seront plus ou moins liés à un foyer.

Égypte, pays de mirages et de contes merveilleux, quand je ferme les yeux et que les rêves m'assaillent, je vois soudain surgir des multitudes de petites cités toutes blanches.

Ce qui, pour moi, est un songe, deviendra pourtant demain

réalité pour les autres peuples en armes : anglais, français, etc.

Si notre pays a le privilège d'être épargné dans cette affreuse tourmente, qui a jeté les uns contre les autres tant de peuples, il se doit doublement de penser sérieusement dès maintenant à la reconstruction de ses villes mortes.

Si, au contraire, il est du destin de l'Égypte de participer à cette lutte de géants pour l'honneur et la sauvegarde de la paix mondiale, alors, par la force même des choses, il faudra bien qu'elle aussi travaille à reconstruire. La France, l'Angleterre, la Belgique, la Pologne, etc., tous ces pays au lendemain de la cessation des hostilités, ne vont-ils pas se mettre à réédifier leurs villes.

Alors pourquoi, en souhaitant que nous ayons le bonheur d'être épargnés, ne pas donner les premiers l'exemple ? Il ne sera que le simple témoignage de notre reconnaissance dans la lutte que tant de pays ont engagée. Pourquoi ne pas dresser toutes nos pensées et nos énergies en vue d'améliorer le sort du peuple et des malheureux du pays entier en considérant humainement le problème de l'habitation en Égypte ?

Quand on pense aux contrastes que ce pays présente, tant de richesse et d'appétits chez les uns, tant de résignation chez les autres, on est pris d'une grande inquiétude — je sens le mal me gagner — je voudrais m'en dégager. Le fond de toute la question sociale m'apparaît dans le manque de compréhension mutuelle, dans le manque d'amour pour les déshérités. Lisez à ce propos le beau livre que MM. Lozach et Hug ont consacré à l'*Habitat rural*, ouvrage dont la raison d'être est certainement la recherche d'un progrès, d'une amélioration. — Pourtant, vous le verrez dans ce livre, comme dans tant d'autres, l'explication de ce que j'appelle l'incompréhension, c'est l'absence de l'amour, du sens de l'humain.

M. Lozach, avec qui je ne peux pas être d'accord quant aux passages relatifs au projet de Mohammed Aly, nous dit :

« La commission technique qui comprenait Clot Bey,

Armand et l'architecte en chef était chargée de construire trois villages-types : ... Tentative ambitieuse et artificielle qui ne pouvait aboutir. — Pourquoi ? Heureusement d'ailleurs, pour peu qu'on ait du goût, on se demande avec inquiétude rétrospective, quel aspect eût pris le Delta après la réédification moderne de toutes les maisons, de toutes ses agglomérations, conformément au type de construction élaboré par la commission du Caire.

« Il est vrai que le fellah, ajoute-t-il, aurait bien vite apporté quelque changement à une architecture étrangère à tout pittoresque. »

Je ne comprends plus — le pittoresque du fellah est-il un bien ou un mal ?

Comment la grandeur de ce magnifique projet conçu en 1847 n'a-t-elle pas ému M. Lozach ? Je me permets de le citer tout au long :

J'ai trouvé dans le *Bulletin* de la Société de Géographie, année 1846, le projet de reconstruction des villages de l'Égypte.

Le système adopté pour la construction est en rapport avec le climat, les mœurs et les usages des habitants du pays. Il est conçu de manière qu'on puisse installer dans les maisons une famille.

Les nouvelles constructions se sont séparées en six catégories, savoir : 1° habitation du pauvre ou maison-type ; 2° habitation de l'homme aisé ; 3° habitation du riche ; 4° habitation des étrangers ; 5° industries particulières ; 6° monuments publics, tels que mosquée, mairie, école primaire, bain, bazar, café, cimetière, quai, etc.

Un mot maintenant sur la maison du pauvre qui sert de type en construction comme en administration. Elle se compose : 1° d'une cour dont le sol est élevé de 0 m. 10 au-dessus de la rue, ayant 8 mètres de longueur sur 4 m. 34 de largeur, et pouvant par conséquent recevoir, la nuit, au moins trois gros



animaux et trois petits ; dans un angle de la cour sont situés le pigeonnier, le poulailler, etc. ; sous l'escalier qui conduit au 1<sup>er</sup> étage se trouvent trois niches, dont la plus grande sert pour le zir (jarre d'eau), la seconde, pour les vases divers, la troisième, pour le fourneau de cuisine ; 2° d'une chambre au rez-de-chaussée, dont le sol est encore élevé de 0 m. 10 au-dessus du sol de la cour, et par conséquent, de 0 m. 20 au-dessus du sol de la rue, ayant 4 m. 35 de longueur sur 3 m. 70 de largeur, éclairée par deux fenêtres : l'une haute, grillée, donnant sur la rue, l'autre, ordinaire, donnant dans la cour ; au fond de l'appartement se trouve un divan, pouvant recevoir deux lits bout à bout ; dans le massif du divan est établi le four très ingénieux du fellah égyptien, qui, ici, a sa couche dans la cour et, à volonté, une bouche de chaleur dans l'appartement. La partie vide du divan reçoit un grand coffre pour les provisions de la famille, et une étagère au-dessus reçoit les vêtements ; 3° l'appartement au premier étage, avec un petit balcon couvert donnant sur la cour. La cour, à la hauteur du premier étage, est recouverte, dans la partie au-dessus de l'étable, pour abriter ce dernier des rayons du soleil, comme aussi pour former le grenier à paille. Sur la terrasse, on dépose le combustible.

Le site général des rues des villages sera toujours élevé d'au moins 0 m. 25 au-dessus des inondations. Les fondations sont en moellons, avec mortier de chaux et sable ; immédiatement au-dessus jusqu'à 0 m. 75, les murs sont en briques cuites et mortiers à la chaux, et tout le restant des constructions est fait en briques crues. Trois villages furent ainsi construits : Kafr-el-Zayat, Ghezaïer du Menoufieh et Neghileh de la Béhéra.

Mohammed Aly, ce n'est pas sans émotion et sans vénération que j'oserai faire un éloge de sa grande personne. Pour moi, son génie fut universel, son bon sens, sa clairvoyance, sa grande âme le classent parmi les grands réformateurs de

l'humanité. Et c'est par amour pour lui et par respect pour son arrière-petit-fils, Sa Majesté le Roi Farouk, que j'ai voulu les réunir dans une même pensée. Je porte l'espoir que sous le règne de nos jeunes Souverain et Souveraine, l'amour de l'amélioration des êtres de ce monde se réalisera.

Un peu plus loin M. Lozach nous dit :

« Toutefois des faits plus favorables peuvent accélérer l'éducation de la masse, créer des désirs, des goûts nouveaux. Le développement de l'instruction, une richesse plus grande, la multiplication des moyens de transport, la proximité des grandes villes ou des centres industriels sont certainement parmi les circonstances les plus propres à transformer la mentalité populaire, à créer un état d'esprit nouveau, un désir de mieux être qui se traduit d'ailleurs quelquefois par un simple besoin de changement (communication, routes, etc.). »

Alors je me dis : ce qui en Europe fut la cause de l'abandon des terres, de la formation d'agglomérations artificielles où le chômage voisinait avec les plaisirs malsains, où les cultures essentielles furent négligées, la dislocation des foyers et la corruption des mœurs, tout cela serait par contre pour notre peuple, une source féconde de redressement, de bien être et de progrès.

Encore une fois je répète : c'est la maison, le foyer, le travail autour de la maison qui sera le chemin du progrès pour le peuple égyptien et justifiera dans la suite l'introduction des moyens modernes de transport et d'amusement. C'est en gagnant un peu plus dans la sécurité et le bien-être moral que donne la maison qu'il pourra profiter — dans le vrai sens de ce mot — des progrès de la civilisation moderne.

Il faut aimer, il faut estimer les peuples que l'on gouverne spirituellement. Les plus belles idées, les plus beaux livres sombrent et deviennent stériles s'ils ne sont pas formulés avec amour et avec le respect de celui auquel on offre quelque chose. Il est impossible d'améliorer, de soulager sans ces

deux conditions essentielles : l'amour et le respect. Et si M. Lozach n'a pas été ému par la portée du vaste projet de Mohammed Aly, c'est que son admiration n'était pas accompagnée d'amour pour ce grand homme. Faut-il que le sort du fellah soit à jamais perdu du fait que le prix des terres est si élevé et qu'elles lui rapportent aussi peu ? Le voilà donc condamné à vivre sans hygiène, sans maison, sans foyer.

On remue bien des questions sociales et économiques, et pourtant je cherche où se trouve le bon sens. Dans *L'habitat rural* j'apprends qu'un paysan paye son sol des prix exorbitants et qu'il ne lui rapporte que juste de quoi végéter misérablement. Quelle distance de l'Europe, qui, elle, à l'heure présente, facilite tout pour ramener l'homme à la terre ! Nous avons ce bonheur, cette chance d'avoir des paysans attachés au sol et nous en avons fait des malheureux.

L'homme n'a-t-il pas été témoin de grands phénomènes géologiques qui, modifiant la structure du pays, l'ont obligé à s'adapter à de nouvelles nécessités ? Si nous ne retrouvons pas de traces écrites de ces événements auxquels il a été mêlé, en tout cas son genre de vie, nous le retrouvons par des industries. N'avons-nous tous pas appris les différents âges de pierre, de bronze, etc. ? A cette époque, l'homme ne vécut-il pas dans des abris, en plein air, huttes de roseaux, branchages, et, pour des raisons de sécurité, sur des monticules, des plateaux, à proximité des sources, des rivières, ou bien sur des promontoires presque à pic, accessibles d'un côté seulement ? Plus tard nous le retrouvons vivant dans des grottes, des cavernes. De cette époque, nous avons retrouvé toutes sortes d'ustensiles, d'ossements, de coquillages et d'outils. Et enfin, petit à petit, l'homme, commençant à façonner des objets pour son usage, le désir de vaincre les difficultés contribue à développer son imagination, son intelligence. — Ainsi commença à se faire jour le sens de la beauté et de la matière, et de son usage, la forme naquit. Par conséquent, avec ses

besoins, ses aspirations, sa sécurité, l'homme, de jour en jour, d'année en année, de siècle en siècle, se transforma. Et cette métamorphose s'opéra, non comme par miracle, mais fut la conséquence même des moyens du mode de vie de l'homme. En jetant un coup d'œil sur la carte de l'Égypte, on peut dire qu'elle ne s'est guère métamorphosée et pourtant, ailleurs, malgré les changements géologiques, l'homme a aussi, pour une très grande part, contribué à transformer son sol, ses besoins et son intelligence, telle une source féconde et illimitée.

Nécessité synonyme de besoins, d'imagination !

On pourrait s'amuser à sonder, à éclaircir bien des questions qui nous paraissent mystérieuses, où le changement, la transformation paraît impossible. Et pourtant rien n'est immuable, surtout quand il s'agit de l'homme. Que de questions passionnantes, émouvantes, enivrantes nous agitent aujourd'hui plus qu'hier ! Je suis toujours très troublée et émue de la vue de tous ces petits enfants malingres, souffreteux, que l'on rencontre à tous moments, à chaque coin de rue. Je voudrais leur témoigner toute ma reconnaissance pour la lutte âpre qu'ils engagent journellement pour aboutir à juste de quoi subsister. Je les rencontre à tous moments dans tous les quartiers, et aujourd'hui les voilà qui participent avec acharnement à la réparation des camions de guerre. Voilà donc une petite main-d'œuvre, à laquelle le passant ne pense pas, qui aura contribué à rendre de très grands services. Et pourtant ces malheureux auront fait beaucoup plus que tous nos enfants pauvres que l'on dirige vers de modestes écoles. Je songe aux enfants âgés de moins de seize ans qui, eux, en Angleterre, s'occupent des appareils de la R. A. F. et mon cœur réunit les uns et les autres dans la même pensée.

HATIDJEH FOUAD IZZET.

# LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

(SUITE).

---

## C. — LE COMBAT DE THOT CONTRE APOPHIS.

Le fragment précédent traitait de la défaite d'Apophis dans le genre héroï-comique et en marge de la mythologie officielle. Apophis, vaincu la veille en combat déclaré, essayait le lendemain de prendre sa revanche par la ruse et il échouait lamentablement.

Cette variation, inspirée du désir de renouveler un thème rebattu, suppose l'existence de représentations dans lesquelles le sujet était abordé plus directement et mieux en accord avec les données de la tradition. Il ne reste rien du livret de ces drames mythologiques à grand spectacle.

Rien, sinon une tirade (1) qui, malgré l'absence d'annonces de personnages et de didascalies, a un cachet déclamatoire si marqué qu'elle n'a pu être écrite que pour le théâtre. Cette tirade a été utilisée, avec à-propos, comme

---

(1) Papyrus Bremner-Rhind, n° 33, l. 1-15.

oraison finale d'un recueil de rites magiques contre Apophis (1). En fait ni son style, ni les développements dans lesquels elle s'attarde, ne relèvent de la littérature de sorcellerie. Elle est une réplique d'acteur dramatique, et dont il est facile, qui plus est, de déterminer la place dans le drame dont elle a été tirée.

L'Égypte antique — c'est ce qui lui a valu dans tous les domaines un style si puissamment marqué — s'est toujours exprimée dans le cadre de formules exactement définies, comparables à ce qu'est la syntaxe grammaticale pour la traduction de la pensée. En art plastique, par exemple, la décoration d'un mastaba, d'un hypogée, d'un temple, et jusqu'à celle d'une statue, d'un siège, d'un peigne ou du scarabée le plus minuscule s'établissait spontanément suivant des lignes générales entre lesquelles, mais entre lesquelles seulement, l'inspiration individuelle pensait à se donner libre cours. La conséquence est qu'un fragment de bas-relief ou de meuble, pour peu qu'il ait conservé assez de détails reconnaissables, trouve presque automatiquement sa place exacte dans la reconstitution qu'on peut faire de l'ensemble. En aurait-il été de même dans l'art dramatique? Un rapprochement qui s'impose avec le morceau que nous étudions donne à le penser. Dans la *Scène des Mystères d'Horus* (2), en effet, vers la fin, Thot, messager d'Harakhthès, déclare qu'il va remonter vers la Barque solaire et qu'il sera félicité; une seule phrase de son discours, sans doute l'*incipit*, a été conservée par le texte abrégé. Le passage qu'on va étudier met également en scène le dieu Thot rendant compte d'une autre mission, suppliant Rê de venir

---

(1) Voir *La Revue du Caire*, novembre 1941, p. 44, note 2. Ces rites consistaient en pratiques d'envoûtement toujours identiques : l'officiant écrasait du pied gauche une figurine d'Apophis, la coupait au couteau, en jetait les morceaux au feu et crachait sur les cendres. Seules les paroles qui accompagnaient ces actions variaient suivant le cérémonial adopté.

(2) *La Revue du Caire*, I, p. 306.

en contempler les résultats et sollicitant sa louange. Les deux discours sont strictement parallèles. On se trouve donc en présence d'un thème qui était de style dans certaines pièces où Thot intervenait.

On doit alors, par analogie, reconstruire ainsi dans ses lignes générales la pièce dont il ne reste que l'épilogue : Rê, soucieux de détruire la puissance d'Apophis qui s'opposait à lui chaque matin, avait décidé d'envoyer attaquer le monstre dans son repaire, sans doute le fameux Puits de l'Abîme (1) où il se retirait sous la garde de ses affidés. L'expédition se composait de Thot avec ses grimoires, d'Horus Miriti (2) armé de son bâton et d'un dieu-boucher (3) portant un coutelas. A travers quelles péripéties les trois compagnons accomplissaient-ils leur exploit, nous ne le saurons peut-être jamais. En tout cas, dans le texte conservé, Thot n'est pas retourné auprès de Rê, mais il l'implore de sortir de l'horizon pour voir l'œuvre accomplie.

#### Adorer Rê après cela. Formule.

Ô mon père, Seigneur des dieux, Prince de la grande Ennéade

---

(1) Voir *La Revue du Caire*, novembre 1941, p. 59, note 8.

(2) Horus Miriti, «Horus-des-Deux-Yeux», divinité du nome pharabétique (XI<sup>e</sup> nome de Basse-Égypte) était une forme locale d'Horus victorieux de Seth en combat singulier.

(3) Le dieu-Boucher est nommé dans un autre passage du papyrus Bremner-Rhind (22, 21) comme l'exécuteur des ennemis du soleil. Dans le Livre des Morts (édition Naville, XVII, 67-68) les dieux-bouchers sont au contraire de mauvais génies qui assassinent les suivants d'Osiris. Ils appartenaient donc au cycle de Seth et, de même que ce dieu (voir *La Revue du Caire*, novembre 1941, p. 64), ils pouvaient, dans la mythologie solaire, être considérés comme les soldats du soleil. Il est probable que le dieu-Boucher dans les textes du papyrus Bremner-Rhind n'est autre que Seth lui-même, mais sous une forme un peu voilée pour ne pas offusquer la foi osirienne alors prédominante. Le thème primitif du drame serait alors une expédition commune d'Horus et de Seth, avec l'assistance de Thot le magicien.

des dieux, substance (1) première des dieux et créateur des hommes, à la suite de l'existence de qui tous les êtres ont existé, je suis ton fils, ton intelligence (2) en vérité — je veux dire cet être à l'intelligence divine émané du plus profond de toi : les incantations qui existent auprès de toi, les sortilèges qui assurent ton rang (3). Très bon est ce qui sort de ma bouche, car je suis celui de qui les conseils sont parfaits.

Ce préambule de grand style vise à décider Rê à accéder à la prière qui suit :

Viens de grâce, ô Rê ! Vois-moi de tes propres yeux et que ta louange soit sur ce que j'ai fait !

J'ai abattu pour toi Apophis en sa fureur et je l'ai exterminé dans son antre, tandis qu'Horus Miriti, armé de son bâton, fracassait les têtes de tes ennemis et que le Boucher, armé de son grand couteau, coupait les têtes de tes adversaires. Celle dont la Flamme dévore a consumé son âme dans son propre abattoir (4). Que ton âme soit en joie (*bis*), car elle peut traverser le firmament sous un vent favorable !

---

(1) *pꜣwti*. La théologie égyptienne admettait que les dieux avaient procédé d'un premier dieu par émanation (génération, éjaculation, spuation, etc.) de sa propre substance (*pꜣwt*). Ce dieu était donc leur « substantiel », leur « élémentaire », en ce sens que la substance ou l'élément dont ils étaient formés lui appartenait. Les autres êtres, eux, avaient été créés.

(2) Littéralement : *ton cœur*. Sur le cœur organe de l'intelligence, cf. GRAPOW, *Die bildlichen Ausdrücke des Aegyptischen*, Leipzig 1924, p. 124. PIANKOFF, *Le « cœur » dans les textes égyptiens*, Paris 1930, p. 47-52. L'appellation « cœur de Rê » était caractéristique de Thot comme dieu de la sagesse. BOYLAN, *Thot the Hermes of Egypt*, Oxford 1922, p. 180.

(3) Il faut comprendre que, suivant cette théologie, Thot existait auprès de Rê comme la réalité substantielle dont les incantations magiques étaient l'expression verbale. C'était une conception qui n'était pas sans affinité avec celle des Idées de Platon.

(4) L'abattoir d'Apophis. Par ce mot il faut entendre le lieu d'exécution, annexe de toute salle de justice où l'on pouvait rendre des sentences de mort. L'antre d'Apophis pris d'assaut, le monstre avait été tué à l'endroit même où il égorgeait ses victimes.



Viens de grâce, et vois de tes propres yeux ce que j'ai fait du corps d'Apophis ! Sa maison ruinée et ses murailles détruites, son cadavre a été anéanti à Iat-Péga (1).

Tes cieux (2) sont affermis, tes villes sont repeuplées (3). Sois stable, prospère, vigoureux, rajeuni (*bis*), brillant (*bis*), rayonnant(*bis*) chaque jour !

Si tu apparais dans ta barque, ton cœur se dilatera, ton cœur sera satisfait de tes enfants. Car Apophis le vaincu, le monstre à la face horrible, avait cru qu'on aurait peur de lui. Il avait formé de mauvais projets pour son abattoir, mais sa violence s'est retournée contre lui.

Il semble bien que Rê, cédant aux instances de Thot, apparaissait sur la scène, car Thot s'écrie alors :

Salut à toi, qui sors de l'horizon ! Que les Deux-Terres soient en allégresse et que ton cœur soit joyeux, ô Rê, chaque jour : Apophis est tombé devant la Flamme, le Démon est réduit en cendres !

Que le cœur d'Amon-Rê, seigneur des Trônes des Deux-Terres qui préside à Karnak, soit joyeux : son ennemi est tombé sous lui !

Que Rê soit victorieux d'Apophis (*quatre fois*) !

Qu'Amon-Rê, seigneur des Trônes des Deux-Terres qui préside à Karnak, soit victorieux de ses ennemis (*quatre fois*) !

Qu'Atoum, seigneur d'Iden (4), soit victorieux de ses ennemis (*quatre fois*) !

Que Thot, accompli en magie, seigneur des hiéroglyphes, soit victorieux de ses ennemis (*quatre fois*) !

(1) Lieu sacré du nom pharbétique. Le cadavre d'Apophis avait donc été rapporté comme trophée par Horus Miriti jusqu'à sa capitale.

(2) Littéralement : *tes Deux-Cieux*, locution calquée sur l'expression protocolaire *les Deux-Terres* qui désignait l'Égypte unifiée sous le sceptre du roi. En tant que pharaon céleste, Rê gouvernait *les Deux-Cieux*.

(3) Littéralement : *fondées*. Il s'agit probablement des stations célestes dévastées par les incursions d'Apophis.

(4) Localité inconnue.

La surcharge finale est évidente, parce qu'elle n'est pas en harmonie avec le texte : celui-ci ne met pas en jeu Amon-Rè, et l'ennemi n'est pas tombé sous lui, mais sous les coups de Thot que Rè avait envoyé.

#### D. — ISIS ET SES SEPT SCORPIONS.

La stèle de Metternich, qui a déjà livré la *Scène des Mystères d'Horus*, renferme un autre morceau dramatique : l'épisode d'*Isis et ses sept scorpions* (1).

Sa toilette magique, pour ainsi dire, a été exécutée avec plus de soin que dans les cas précédents. Le fragment de livret n'a pas été utilisé vaille que vaille, avec la seule précaution de supprimer, et encore souvent au petit bonheur, les annonces de personnages et d'alléger les indications scéniques. Comme la raison d'être du choix de ce morceau était l'incantation prononcée par Isis et l'affirmation initiale *Je suis Isis* du monologue de la déesse, le compilateur s'est astreint à ne choisir que des paroles d'Isis et il a composé son sortilège en les copiant à la file. Ce faisant, il a supprimé radicalement, non seulement les annonces de personnages, mais même toutes les répliques des autres interlocuteurs. Les seules traces qu'il en reste sont, par deux fois vers la fin du morceau, des acclamations qui, originellement, n'ont pu être mises dans la bouche d'Isis. Les indications scéniques ont subi le même sort, sauf une seule, vers le milieu. Enfin le compilateur a cru donner le cachet magique définitif à son démarquage en y introduisant quelques phrases de style et en le complétant par une rubrique.

Pourtant ces surcharges sont si maladroitement, certaines

---

(1) Stèle de Metternich, h. 48-71.

d'entre elles vont même si lourdement contre le sens du texte, qu'elles soulignent la sophistication. À se demander d'où provient le texte ainsi maquillé, la réponse s'impose : le monologue initial avant l'action — si comparable à celui de la *Scène des Mystères d'Horus* (1), — le style oratoire de l'ensemble, certaines complaisances littéraires et surtout la leçon morale qu'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans des œuvres de sorcellerie, tout proclame que, cette fois encore, c'est un livret dramatique qui a servi de base à la composition de cette incantation.

L'indication scénique initiale a disparu. Mais, d'après la suite du texte, il est évident que la scène se passait dans un village du Delta, pendant la fuite d'Isis emmenant son fils Horus pour le soustraire aux persécutions de Seth.

[ISIS.] — Je suis Isis. Tandis que je sortais de l'ouvroir (2) dans lequel mon frère Seth m'avait reléguée, voilà que Thot, le grand dieu, chef de la justice au ciel et sur terre, me dit :

« Viens, ô déesse Isis ! Il est certes bon d'écouter ; l'un vit si l'autre le dirige (3). Cache-toi avec ton fils, l'enfant qui vient vers nous (4). Lorsque son corps aura grandi et que toute sa force sera venue, tu lui feras prendre possession de son trône. Tu lui conserveras ainsi la fonction de Souverain des Deux-Terres (5). »

Lorsque je sortis au moment du soir, les sept scorpions sortirent derrière moi, qui me servent d'escorte (6) : Tefen et Befen, toujours derrière moi, Mestet et Mestetef, qui sont sous

(1) *La Revue du Caire*, I, p. 302-303.

(2) Le mot *n:ît* semble désigner un atelier où l'on faisait travailler les esclaves.

(3) Proverbe.

(4) Le jeune Horus qui venait à la rencontre de sa mère quand elle sortait de l'atelier.

(5) La royauté d'Osiris que Seth avait usurpée.

(6) Littéralement : *qui m'occupent le côté*. Il s'agit d'une disposition permanente pour la protection d'Isis.

mon lit, Petet, Thetet et Matet, qui me frayent le chemin. Je leur recommandai fortement — et ma parole parvint dans leurs oreilles :

« Ne reconnaissez pas de Noir, ne saluez pas de Rouge (1), ne distinguez pas de fils de famille d'un miséreux (2). Tenez vos visages baissés vers le chemin. Gardez-vous d'éveiller les soupçons (3) de quiconque pourrait me rechercher, jusqu'à ce que nous atteignions Persoui, la ville des deux Femmes-chaussées, commencement du Marais (4), fin de la cage (5). »

Mais comme j'approchais de maisons de femmes mariées (6), une dame m'aperçut de loin. Elle ferma ses portes devant moi. Mes compagnons la jugèrent cruelle (7). Ils se concertèrent à son sujet et ils mirent leur venin en commun sur le dard de Tefen.

Une paysanne (8) m'ouvrit sa porte et j'entraï dans sa maison, fatiguée.

Tefen, qui avait pénétré sous les huis de la porte, piqua le fils de la dame : feu qui a jailli dans la maison de la dame sans qu'il y ait d'eau pour l'éteindre ; le ciel qui aurait plu dans la maison de la dame, ce n'en était pas le temps (9) !

Celle qui ne m'a pas ouvert, son cœur est fort anxieux, car elle

(1) D'après la légende rapportée par PLUTARQUE, *De Iside*, 33, Osiris était noir et Seth était roux. Ce sont sans doute leurs partisans respectifs qui sont désignés ici par ces couleurs.

(2) C'est-à-dire : ne cédez pas à l'habitude de saluer sur le chemin quelqu'un qui paraît plus honorable que les autres.

(3) Littéralement : *de guider*.

(4) *idhw*, les marécages qui bordaient le littoral du Delta et offraient aux fugitifs un refuge impénétrable.

(5) *db* : Isis se compare à un oiseau captif dont l'Égypte habitée serait la cage. Une fois dans les marais, elle sera libre, elle aura franchi les barreaux.

(6) On peut penser, d'après certains textes et celui-ci en particulier, que les femmes mariées d'un certain rang avaient leur train de vie complet et leur maison où elles recevaient les visites de leur mari. МАСПЕРО, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 1, Paris 1895, p. 51.

(7) Littéralement : *elle fut cruelle au jugé de mes compagnons*.

(8) Littéralement : *une habitante des marais*.

(9) Isis énonce une parabole : le venin qui s'est emparé de l'enfant est un incendie qui s'est déclaré ; l'eau — les incantations pour le combattre — font défaut ; le ciel qui eût fait pleuvoir cette eau — Isis

ne sait pas s'il (1) vivra. Elle a parcouru sa ville en se lamentant, mais il n'y a eu personne qui soit venu à sa voix.

Voilà pourquoi mon cœur a pitié de l'enfant, pour assurer la vie à un innocent.

Je l'appelle.

C'est ici que l'action commence. Après son monologue, Isis hèle la femme qui, n'ayant trouvé aucun secours, est sans doute revenue, quelque part sur la scène, auprès de son fils agonisant :

Viens à moi (*bis*) ! Voici que ma bouche possède la vie. Je suis une fille connue dans sa ville, qui arrête le reptile par son injonction. Mon père m'a instruite dans la science, parce que je suis sa propre fille bien-aimée.

*Isis pose alors ses mains sur l'enfant pour rendre la vie à celui qui ne respire plus.*

L'indication scénique complète notait à coup sûr que la femme apportait son fils à Isis. Mais le compilateur n'en a gardé que la mention du geste d'Isis, qui avait une signification magique. Une incantation commence, mais en réalité une incantation fictive, puisqu'elle exorcise le venin de scorpions légendaires dont le commun des mortels n'avait généralement pas à souffrir :

Ô venin de Tefnet, viens, sors par terre ! Ne circule pas, ne pénètre pas !

Ô venin de Befnet, viens, sors par terre !

Je suis la déesse Isis, la dame de la magie, qui fait des sortilèges et excelle aux formules. Tout reptile qui mord m'obéit.

Tombe en bas, venin de Mestet !

Ne cours pas, venin de Mestetef !

---

elle-même — n'est pas en mesure de le faire puisqu'on lui a refusé l'entrée de la maison.

(1) Son fils.

Ne monte pas, venin de Petet et de Thetet !

N'avance pas, venin de Matet !

Tombe en bas, plaie de morsure, par ordre de la déesse Isis, la grande magicienne parmi les dieux, à qui Gheb (1) a donné ses pouvoirs pour repousser le venin dans son emprise ! Arrière ! Recule, fuis !

Arrière, ô venin, ne jaillis pas ! Par ordre de la bien-aimée de Rê, l'OEuf de l'oie sortie du sycomore (2) !

Les sept scorpions protestaient-ils ? Il faut le croire, car Isis, pour justifier sa conduite à leurs yeux, prend soin de leur montrer que c'est eux qui se sont mis dans leur tort en enfreignant la défense qu'elle leur avait faite :

Voici mes paroles, prescrites depuis la nuit. Je vous ai dit : « Je serai isolée (3) et dans l'oubli (4) de vos noms durant la traversée des nomes (5). Ne reconnaissez pas de Noir, ne saluez pas de Rouge, ne regardez pas vers les dames dans leurs maisons (6). Tenez vos visages baissés vers le chemin, jusqu'à ce que nous arrivions à des cachettes à Chemmis. »

Les paroles d'Isis sont suivies par une acclamation, poussée par la foule évidemment, lorsque l'enfant guéri se lève et se

(1) Gheb, en tant que dieu-Terre, avait un pouvoir spécial sur les reptiles, qui habitent dans le sol. Dès les *Textes des Pyramides* (689 d. 691 a-b), le serpent reçoit souvent le nom de *s3-t3*, *filz de la terre*.

(2) Désignation mythologique du soleil.

(3) C'est-à-dire sans relations avec vous.

(4) Littéralement : *ayant effacé*. *ššn* est un terme qui exprimait l'abolition du nom dont on voulait détruire jusqu'au souvenir en le supprimant des actes publics, en le martelant sur les monuments. Il signifie ici « effacer de la mémoire ». La Stèle de Metternich porte « ayant effacé nos noms », ce qui est une version séduisante ; mais la leçon « vos noms », attestée par le doublet de Béhague (*La Revue du Caire*, I, p. 301) est malgré tout plus plausible.

(5) La partie habitée de l'Égypte.

(6) Le doublet de Béhague offre la variante : *Ne regardez pas de dame qui sortirait, ne distinguez pas un filz de famille d'un misérable*, ce qui pourrait être la meilleure version.

met à marcher. Mais la surcharge du compilateur, on le constate avec surprise, n'a pas de rapport avec le sens du texte :

[LA FOULE.] — Los (1) ! L'enfant vit et le venin est mort !

Aussi vrai que Rê vit, le venin est mort !

**Puisque Horus a été guéri pour sa mère Isis,  
celui qui souffre sera guéri pareillement !**


Le drame ne se terminait pas là. Il finissait en moralité. Isis récompensait la paysanne de son acte charitable et elle punissait la dame de sa dureté envers des fugitifs.

[ISIS.] — Maintenant que le feu s'est éteint et que le ciel s'est montré propice sur l'injonction de la déesse Isis, que la dame vienne et qu'elle m'apporte ses richesses ! Elles rempliront la maison de la paysanne au bénéfice (2) de la paysanne, puisque celle-ci m'a ouvert sa chaumière (3), tandis que la dame laissait souffrir des suppliants pendant la même nuit.

La dame s'exécutait devant tout le monde, et Isis tirait la leçon morale de l'épisode :

Elle a goûté sa bouche (4) : son fils a été piqué et elle a payé ses richesses pour ne pas m'avoir ouvert !

---

(1) Écrit seulement . La valeur *hknw* de ce signe est abondamment attestée par les transcriptions semi-cryptographiques de noms de divinités à la 1<sup>re</sup> heure du Livre d'Am-Douat, dans les tombes royales de Bibân el-Molouk. C'est ici une exclamation : *Louange!*

(2) *n k; n*, comme dans les formules funéraires, ce qui éclaire la valeur exacte de cette expression au moins pour les basses époques.

(3) *s3*, mot qui désigne généralement une étable pour le bétail. Il indique ici la pauvre mesure de village qui, dans l'antiquité comme de nos jours, n'en était guère différente.

(4) Locution proverbiale qui signifie : elle a ressenti la morsure que sa bouche voulait infliger à autrui.

La sortie des acteurs donnait le signal d'une reprise d'acclamations. Le début seul en a été conservé. Le reste a été remplacé par une surcharge dont la platitude confine au grotesque et par une prescription relative à l'utilisation magique :

Los ! L'enfant vit le venin est mort !

Puisque Horus a été guéri pour sa mère Isis,  
quiconque souffre sera guéri pareillement.  
C'est le pain de froment qui arrête le venin. et il reflue,  
c'est le sel épicé d'ail qui chasse la fièvre du corps.

Qu'on dise ce chapitre sur du pain de froment mélangé de sel. En prendre.

#### E. — HORUS PIQUÉ PAR UN SCORPION.

Les fragments dramatiques que nous venons d'analyser étaient tous rédigés en prose, mais la même Stèle de Metternich a conservé, à la suite du morceau précédent, un débris de drame composé en vers (1). Passage très court, il est vrai, mais dont les indications scéniques, écrites en prose, suffisent à trahir le véritable caractère. Dans l'adaptation magique, la première de ces indications a été déplacée, afin que le texte commençât par un appel ; des surcharges ont été introduites pour indiquer l'usage de la formule.

---

(1) L. 71-83. Il est impossible de définir exactement en quoi consistait la poésie égyptienne, les notions sur la prononciation réelle — vocalisation et accent tonique — de l'ancien égyptien restant jusqu'à présent par trop imprécises. Mais, en Égypte comme dans tout l'ancien Orient, le parallélisme était une convention fondamentale de la poésie. Quand, dans un texte, ses jeux de symétrie s'expriment en phrases de longueur constante, on est donc autorisé à y reconnaître des vers. Sur l'arrangement des stances, cf. VIKENTIEV, *The metrical scheme of the "shipwrecked sailor"*, dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XXXV (1934), p. 1-40.



D'après ce que l'on peut comprendre, Horus a été piqué par un scorpion alors que sa mère Isis était restée à la maison. Les dieux appellent la déesse de l'extérieur :

Ô Isis, Isis, viens vers ton Horus !  
Savante à t'exprimer (1), viens vers ton fils !

*disent les dieux dans sa rue, ainsi que celui qu'un scorpion-djaret a piqué, qu'un scorpion-ouhât a blessé, ou sur qui un insecte venimeux a rampé.*

Isis paraissait sur la porte en portant la main à sa gorge, dans un geste d'angoisse. Puis, étendant les mains, elle déclamait. Il est impossible de croire qu'elle s'y attardait sans secourir son fils : il faut comprendre que les dieux avaient apporté avec eux le petit corps inanimé et que c'est sur lui que la déesse prononçait sa longue incantation.

*Isis sort comme blessée à la gorge. Elle étend ses mains.*

Me voici, me voici, ô mon fils Horus !

Ne crains pas, ne crains pas, ô fils de la Glorieuse !

Rien de mauvais ne peut t'arriver,  
car tu es la semence du Créateur des êtres !

Tu es le fils de Celui qui est dans les Enfers (2), issu del'Abîme,  
tu ne peux pas mourir d'une brûlure de venin !

Tu es le grand Phénix, né au sommet des saules dans le Château du Prince (3) à Héliopolis,  
tu es l'égal du poisson-*abdou* qui prédit l'avenir !

La Chatte t'a allaité dans le temple de Neith (4),  
la Truie et Bès-femelle sont à la garde de ton corps !

(1) Littéralement : *connaissant sa bouche*.

(2) Littéralement : *le pays de Mesqet*. Il s'agit d'Osiris.

(3) Le temple de Ré.

(4) Le temple de Saïs (Sa el-Hagar).

Ta tête ne peut tomber d'un mal qui soit en toi,  
ton corps ne peut recevoir la brûlure d'aucun venin !

Tu ne peux pas être mis en déroute sur terre,  
tu ne peux pas être affaibli dans l'eau !

Aucun reptile qui mord ne peut te maîtriser,  
aucun lion ne peut parvenir à te maîtriser.

Tu es le fils du dieu saint issu de Gheb, **tu es Horus** :  
le venin ne peut pas s'emparer de ton corps.

Tu es le fils du dieu saint issu de Gheb, **et celui qui souffre  
pareillement** :  
les quatre dames d'honneur (1) sont à la garde de ton corps.

Est-ce la versification qui entraîne l'auteur à diluer sa pensée et à abuser des clichés ? Nous sommes loin en tout cas de la sève et de la verdeur des passages précédemment cités. L'archéologie doit regretter qu'il ne subsiste pas, de ce drame en vers, un fragment plus long ; mais la littérature, c'est évident, n'y aurait rien gagné.

Étienne DRIOTON.

(à suivre.)

---

(1) *špswt*. Ce sont les quatre déesses qui, sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie, sont sculptées aux angles des sarcophages royaux et qui, à partir de cette époque, assurent chacune la garde d'un vase canope : Isis, Nephthys, Neith et Selkis.

## VUES SUR LA GUERRE.

Georges Dumani vient d'écrire un hymne à la France, que je n'ai pu lire sans une profonde émotion. Il est d'une langue magnifique, qui ferait oublier que l'auteur n'est pas Français. Il a été conçu dans l'atmosphère sereine d'un radieux sentiment de fidélité, et nos compatriotes seront touchés de cette affection qui s'amplifie dans le malheur. Elle est mise en évidence par cette pathétique déclaration qui, rédigée sans emphase, nous pénètre jusqu'aux entrailles : « Adolescent, les premiers paysages étrangers que mes yeux ont contemplés furent des paysages de France ; jeune homme, les plus beaux livres que j'ai lus furent des livres de France ; homme mûr, les plus beaux rythmes de la pensée m'ont toujours semblé des cadences françaises. A tous les moments de ma vie, j'ai accepté, comme une fatalité heureuse, mais sans aveuglement, cette primauté. Vais-je aujourd'hui, allons-nous, nous tous ses débiteurs, nous démentir ? On aime une fois, et c'est pour toujours. » En sorte que la réflexion suivante, bien qu'attendue, nous va droit au cœur : « Quand l'étranger apprend les conditions de l'inexorable armistice, on peut assurer que le malheur qui accablait la France la lui a fait davantage chérir. »

Il s'agit donc d'un enthousiasme juvénile, qui ne s'est pas ralenti, parce qu'en France « on n'était pas tenu à penser sur ordre, à produire sur commande, les hommes

avaient de la liberté une notion assez souple pour qu'elle ne fût un obstacle à personne, une entrave à rien». Dumani aime la France parce qu'elle était une patrie de civilisation. Qu'est-ce à dire? « Un monde civilisé, nous confie-t-il, est un monde où l'homme est pour l'homme un frère, où chacun peut vivre sans crainte, où l'on n'est pas traqué par l'autorité, où le travail n'est pas punition, où la joie n'est pas fruit défendu, où la famille conserve ses droits, où l'intelligence garde sa primauté, où l'art est protégé, où la discussion est libre, où le gouvernement n'est pas tyrannique, bref où la vie vaut la peine d'être vécue.» On conçoit donc qu'il « sente le vide qu'a laissé cette grande nation et qu'il évalue avec effroi le cataclysme spirituel que constituerait sa disparition».

Ces confidences sont nettes et leur corollaire s'impose : « Il n'y a pas lieu d'admirer, écrit Dumani à deux reprises, malgré les succès des deux premières années, l'armature mathématiquement parfaite et la cuirasse de fer de l'Allemagne.» Car l'Allemand n'a aucune idée généreuse : « perverti par son orgueil, desséché par sa vanité, il a incorporé dans sa substance le poison de la méchanceté. Il ne provoque que dégoût et mépris, et il faut croire que la civilisation des Allemands, malgré la science de leurs chimistes, les rêveries de leurs poètes et l'audace de leurs philosophes, n'a jamais été que l'alibi d'un sentiment profond et sournois, le prétexte social à la dogmatisation du vieil instinct barbare qui poussa les Germains, depuis les âges lointains de l'Europe, au culte intensif de la force matérielle, en vue de la domination des autres peuples.» D'autre part, « l'odieux tyran qui défie jusqu'aux forces éternelles et repousse la notion du divin», n'est pas pour l'Allemagne un phénomène aberrant : « Il est l'expression exacte du chef qu'attendait l'Allemagne. L'homme, empereur ou dictateur, peut organiser la haine, enflammer la colère, exciter la rancune, et s'il réussit, c'est qu'il a trouvé le terrain favorable. Il n'est plus question que l'Allemand se réhabilite.»

Tel est le cadre dépourvu d'ambiguïté dans lequel Dumani va insérer ses vues sur la guerre. « Ces pages sont le schéma ou l'embryon d'un ouvrage que je n'écrirai pas. Ce sont à peine des notes tracées selon l'émotion de l'heure ou la gravité de l'événement. » Nous devons en croire Dumani sur parole. Mais alors, ce procédé comporte un inconvénient, surtout, comme dans le cas présent, lorsque ces notes ne sont pas datées. Il semble que certaines phrases marquent une position initiale : Dumani, qui, avec raison, s'interdit de juger les consciences, n'a pas pu ne pas être frappé de l'évolution des faits. On sent bien la différence de ton lorsqu'il expose une vérité d'expérience et c'est alors, nous le verrons, que des mots décisifs courent sous sa plume.

La courtoisie de Dumani vis-à-vis du chef de l'État français est un hommage à la France. En fait Dumani est très sévère sur le compte du gouvernement de Vichy. Il est déjà peu insignifiant que, pour le coup d'État, le maréchal se soit, à ses yeux, laissé circonvenir : « Pétain, malgré tout ce qu'il peut représenter de personnellement sage et raisonnable, apparaît comme le centre des plus étranges et funestes contradictions. » Dumani admet comme inéluctable que certaines réformes, accomplies par le « gouvernement de l'armistice » sont entachées d'une lourde hypothèque de méfiance.

Je pense que les Français s'accorderont pour savoir gré de son attitude courtoise à un étranger qui parle de la France avec amour. Mais ils se doivent de prendre une position énergique sur tout un ordre de questions essentielles. Je vais les passer en revue et montrer que Dumani, parce qu'il aime la France, parce qu'il est avec l'esprit contre la matière, est très catégorique sur tous les points.

Le passé de la France ? Sur ce chapitre, Dumani n'est pas tendre : « Le commandement a été certainement coupable d'imprévoyance et de paresse et, surtout, de manque d'imagination. On a beau jeu de conclure avec légèreté que la France était coupable et méritait une

expiation. Jamais conclusion ne fut plus fausse.» Pour lui, la France, avant la guerre, « représentait le maximum de moralité et d'humanité ». Il ajoute : « Nous savons que notre civilisation n'est pas à l'abri des critiques, mais est-ce du Reich que peuvent nous venir les leçons de vertu ? Nous sommes meilleurs et plus purs que les gens d'en face, ces bourreaux de l'humanité, ces totalitaires au cœur ravagé par la haine et qui ne font étalage que de monstrueuses vertus. Qu'on ne nous les donne pas en exemple ! La France n'est pas en décadence. De quelque côté que nous tournions nos regards, nous constatons qu'elle a maintenu sa supériorité dans l'ordre de l'esprit, du travail et du sentiment. La France est toujours saine, elle n'a jamais cessé de l'être. Si l'on médit du passé, c'est qu'on a soi-même une âme basse. »

L'armistice ? « A l'heure qu'il est, nous pouvons dire que ceux qui ont cru devoir s'entendre avec l'ennemi se sont certainement trompés. — Pourquoi cette question de la flotte, à laquelle le gouvernement britannique attachait tant de prix, n'a-t-elle pas été résolue à temps et dans le sens juste ? Soit que le gouvernement qui négociait l'armistice ait voulu marquer sa loyauté envers l'adversaire et c'est au moins étrange, car s'il y avait une preuve de ce genre à donner, c'eût été plutôt aux anciens alliés, soit que les éléments civils anglophobes du ministère et leur entourage aient manœuvré pour s'opposer à la livraison de la flotte, la marine française, désarmée ou non, devenait une menace. Le plus grave malentendu séparait ainsi les deux pays. Bien des choses auraient changé si la minorité n'avait pu triompher des hésitations et même de la bonne foi du maréchal. »

Le coup d'État ? « Nous assistons à une manœuvre de duplicité préparée de longue date. — Dans la coulisse, agit déjà (dans l'hiver 1940) un hitlérisme français, une minorité ridicule si on l'évalue en chiffres. Un petit groupe de politiciens, unis par les plus bas intérêts à un groupe de financiers et d'industriels, peuvent à leur

guise, mais avec une prudence calculée, semer l'inquiétude et répandre des rumeurs suspectes. Ainsi à l'agression imbécile du ministère Blum contre les deux cents familles, celles-ci s'apprêtent à répondre par une agression, bien plus grave, contre la France. Dans le mystère des esprits s'élabore déjà, je ne dis pas le processus de la trahison, mais celui de la collaboration avec l'Allemagne. Les hitlériens français ont avili l'armistice lui-même.»

Sur l'ordre nouveau, Dumani n'est pas moins net : « Elle est universelle cette guerre où les hommes se partagent en deux : ceux qui veulent sauver leur dignité et ceux qui préfèrent un rampant esclavage. » Stigmatisant ailleurs « le secret renoncement à l'honneur, la cuisante honte des abandons et des soumissions rampantes », Dumani s'écrie : « Ce qui est triste et grave est la trahison envers un ordre éprouvé qu'il est parfois nécessaire de retoucher, jamais de détruire, et qui contient les vrais germes de vie cohérente, digne, en un mot, civilisée. » Il oppose « le désordre étendu que cache l'ordre totalitaire » à la sagesse des anciens qui ne « voulaient pas réformer le monde, mais essayaient d'en assurer la stabilité et la durée en aplanissant les obstacles, en atténuant les défauts ».

Dumani enregistre enfin que la France ne reste pas seule et que la Grande-Bretagne prend sa cause en mains. La *Revue du Caire* est fière d'avoir donné au public la primeur du chapitre intitulé *Visage de l'Angleterre* dans son numéro de septembre 1940, propageant ainsi, à cette date, la certitude que la guerre n'était pas finie. « La tâche était lourde, dit Dumani, mais bravement l'Angleterre l'accepta et Churchill put dire au pays, ce jour-là, que pour une telle mission il ne fallait mesurer ni les sacrifices à consentir, ni les souffrances à endurer, ni le sang à verser. Jamais au cours de sa longue histoire la Grande-Bretagne n'avait atteint un tel sommet de noblesse. Le peuple britannique et ses chefs, contre toute

vraisemblance, avec un courage qui rejoint, par delà les mots trop faibles, dans un climat shakespearien, le monde des purs héros, ont démontré qu'il est des limites infranchissables à l'impudence et à la méchanceté, même accompagnées de la plus formidable armature.» Il voit avec joie que « Français et Anglais sont plus unis depuis la victoire allemande sur la France ». « Union plus forte, ajoute-t-il, parce qu'elle a été réalisée spontanément, sans tractation diplomatique, dans la souffrance et le sang. On voudrait que chaque Français et chaque Anglais pensent avec force que la fin de l'amitié franco-anglaise équivaldrait à une éclipse de la civilisation.» Cette manière dubitative n'est d'ailleurs qu'un procédé de style, car Dumani n'a aucun scepticisme : « Que les Alliés soient entourés de l'affection de tous les peuples de l'univers, il n'y a pas de doute.»

A ce prix, tous les espoirs sont permis et Dumani pourra un jour, suivant son ardent désir, « marcher une dernière fois sur une route française bordée de peupliers frémissants, voir au loin une ferme resplendissante au soleil, et des hommes et des femmes vivre leur vie normale, entendre de leurs bouches, aux accents divers, des mots clairs, les mots qu'un peuple libre peut prononcer, quand il est délivré des contraintes abjectes.»

Gaston WIET.



BRANDY

RHUM

ZIBIB

LIQUEURS



TRIPLE SEC

VERMOUTH

VINS SUPÉRIEURS

BLANC ET ROUGE

SIROPS

# BRITISH WAR FUND

FOR

# WELFARE OF TROOPS



Les Soldats Britanniques qui nous défendent ont *DROIT* à un peu de bien-être, c'est le *DEVOIR* de tous de nous aider à le leur procurer.

**BONNER SANS COMPTER**  
les plus petites donations sont utiles

SOCIÉTÉ ANONYME  
FRANÇAISE



**OROSDI-BACK**



LE CAIRE

R. C. 302

—  
PORT-SAÏD

A NOS ÉDITIONS :

VIENT DE PARAÎTRE

# VUES SUR LA GUERRE

PAR

**GEORGES DUMANI**



Tout le monde voudra lire ce recueil de réflexions profondément humaines, parfois lyrique, parfois cruel, toujours sincère. Une chaude vague de solidarité l'anime.

● AUGMENTÉ DE NOMBREUX CHAPITRES INÉDITS ●



EN VENTE DANS TOUTES LES GRANDES LIBRAIRIES  
D'ÉGYPTE, DE PALESTINE ET DE SYRIE

ou par souscription directement à la REVUE DU CAIRE

**PRIX P.T. 25**

# Emprunt Cotonnier

---

**4 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> % net**

**EXEMPT DE TOUT IMPÔT**

---

**Le placement le plus sûr**

---

**Les souscriptions  
seront bientôt clôturées**

---

**HÂTEZ-VOUS  
D'EN PROFITER !**

Aux éditions de la R. D. C.

PROCHAINEMENT

# UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

(H. BERGSON ENTRE 1871 ET 1941)

PAR

**ALEXANDRE PAPADOPOULO**

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

Ceux qui ont suivi dans nos pages les chapitres de cette œuvre voudront en conserver un exemplaire dans leur bibliothèque.

- \* LES CHAPITRES PUBLIÉS ONT ÉTÉ AUGMENTÉS, REVUS ET CORRIGÉS.
- \* DEUX IMPORTANTS CHAPITRES DE CONCLUSION : Bergson et son temps (les bergsonismes et leur influence sur le moral de la France) — Bergson et tous les temps. Des jugements d'ensemble.
- \* UNE INTRODUCTION.

Un fort volume de 300 pages in-8°

Édition de luxe sur pur fil Lafuma, numérotée..... P. T. 120

Édition sur papier R. D. C..... — 45

CENT EXEMPLAIRES ORDINAIRES ET CINQUANTE DE LUXE  
SERONT SEULEMENT MIS EN VENTE EN ÉGYPTÉ

**SOUSCRIVEZ DIRECTEMENT À LA REVUE**

Éditions de la REVUE DU CAIRE

Princesse KADRIA HUSSEIN :

*L'âge d'or de l'Égypte Ancienne*  
*La Reine Teti-Sheri*  
*Abulfida, le Prince géographe*

Marie GAVADIA :

*Printemps...*

TEWFIK EL HAKIM :

*Journal d'un Substitut de Campagne*  
*La Caverne des Songes*

Gaston WIET :

*Le Sultan Baibars*

TAHA HUSSEIN :

*Le Livre des Jours*

J. ASCAR-NAHAS :

*Les Réflexions d'Ebn Goha*

Georges DUMANI :

*La Paix du Soir*

Pierre JOUGUET :

*L'Athènes de Périclès et les Destinées de la Grèce*

*Deux mémoires inédits sur l'Expédition d'Égypte,*  
*préfacés et annotés par Gaston WIET.*

Marguerite BOLANACHI :

*Atmosphère*

Georges DUMANI :

*Vues sur la guerre*

# REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale  
des Écrivains de Langue Française

(Section d'Égypte)

---

COMITÉ DE LECTURE :

MOHAMMED ZULFICAR BEY, TAHA HUSSEIN BEY,  
GASTON WIET.

---

Abonnements pour l'Égypte P. T. 75  
pour l'Étranger le port en plus.

---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel  
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue  
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
l'administration.

---

LE NUMÉRO : 7 PIASTRES.